

Sur le toit

Infolettre d'ARTEHIS

13

Le mot de la directrice

L'année 2024 est pour ARTEHIS une année importante. Nous amorçons un nouveau contrat (2024-2028), après 7 ans d'un contrat qui a connu la Covid et le dossier HCERES de la vague C (une expertise dématérialisée, épisode mal vécu par les membres du laboratoire) et la perte d'un collègue. Souhaitons que ce nouveau contrat se déroule sous de meilleurs auspices ! Les nouveaux usages collectifs, avec le développement du télétravail et la diminution des interactions entre les membres du laboratoire, ont eu des conséquences qui ne sont pas encore totalement mesurées. L'optimisme marque heureusement les premiers mois de ce nouveau contrat. 2024 est aussi l'année où nous avons pu, en février, célébrer les 30 ans du laboratoire. Permettant d'évaluer le chemin parcouru, la fête a rassemblé des membres nouveaux et anciens du laboratoire, des représentants de nos tutelles et de nos partenaires. Ils ont pu découvrir une partie des activités du laboratoire, dans le cadre d'ateliers animés, entre autres, par les doctorants. Un volume de souvenirs évoquant la communauté d'ARTEHIS a été réalisé par les ITA, avec des contributions variées : un joli souvenir que vous pourrez trouver sur le [site web du labo](#) ! Il nous faut pourtant affronter les enjeux d'un futur un peu incertain. En effet, cette année est marquée par le départ à la retraite de notre attachée de direction, Brigitte Colas... Mémoire du laboratoire où elle a été accueillie pendant 18 ans, elle a été une collaboratrice dont j'ai pu apprécier les compétences. Nous lui souhaitons de profiter de cette liberté !

Sabine Lefebvre
Directrice de l'UMR ARTEHIS
sabine.lefebvre@u-bourgogne.fr

Sommaire

Le mot de la directrice 1



ACTUALITÉS

44^e journées internationales de l'AFAM : espaces et modes de vie, marqueurs archéologiques de distinction sociale au début du Moyen Âge 3

Barrières, redoutes ou fortins... : les structures défensives avancées et détachées dans les systèmes de fortifications médiévales 4

Retour sur le colloque international CORPUS qui s'est déroulé à Dijon du 4 au 7 juin 2024 5

Mobility paradigms. Une école d'été à dimension internationale et pluridisciplinaire 7

Stage de numismatique romaine à Bibracte – juin 2024 9



RECHERCHES

Le prieuré de Moutiers-en-Puisaye (Yonne) 10

Villards d'Heria : où est l'eau dans le sanctuaire ? École de terrain des Master 1 ASA - mars 2024 12

Archaeologicus error humanus est : glups ! Quelques exemples d'erreurs d'interprétation en archéologie 14

Le bourg castral d'Arconciel (canton de Fribourg, Suisse). Insertion dans le rocher, méthodologie et approche pluridisciplinaire 15

Limes et Ager. Analyse archéologique des grandes constructions linéaires en pierre sèche de la région des Pouilles (Italie) (2023-2027) 17

Les authentiques de reliques dans le corpus *Burgundia Scripta Merovingica* 19

Chalon-sur-Saône « Place du Châtelet » (Saône-et-Loire) : autopsie non exhaustive d'un « dépôt monétaire tardif » 21

Archéologie des conflits : les prisonniers de guerre (deuxième partie) : une typologie des lieux de détention et de rétention 23



DIFFUSION DE LA RECHERCHE

La grande grotte d'Arcy-sur-Cure (Yonne) 25

Façonner la terre : traditions techniques des potiers dans la vallée du Rhin supérieur (X^e-VIII^e siècle av. J.-C.) 26

De terre et de pierres : approche culturelle de la construction romaine dans le Nord-Est de la Gaule (II^e s. av. J.-C. - I^{er} s. ap. J.-C.) 27

La pierre et les hommes : réseaux, savoir-faire et perceptions en Bourgogne médiévale 27



MEMBRES

Laurence Mercuri, Professeur d'histoire grecque 28

Nouvelle doctorante : Alix Giordano 29

Nouveau doctorant : Romain Storaï 30

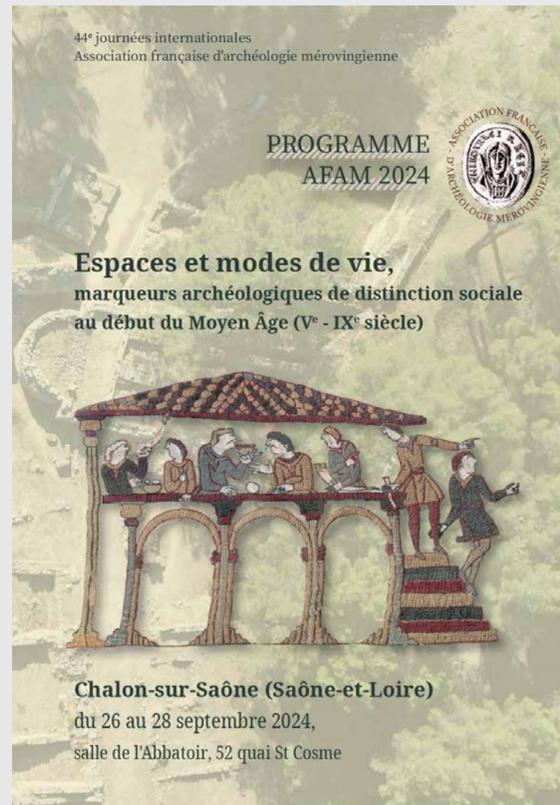
Départ à la retraite de Brigitte Colas 31

Être membre des associations professionnelles 32

À Jacques Roger 34



44^e journées internationales de l'AFAM : espaces et modes de vie, marqueurs archéologiques de distinction sociale au début du Moyen Âge



Ces 44^e journées de l'AFAM interrogeront les marqueurs qui amènent les archéologues à distinguer différents groupes sociaux et niveaux de richesse (en identifiant certains comme « privilégiés »), en milieu urbain comme en milieu rural, et dans les situations les plus variées (en contexte laïc ou religieux, d'habitat ou d'activité humaine, funéraire...). L'appréciation par les archéologues de la stratification sociale à une époque donnée repose sur différents critères : sitologie, types de structures d'habitat, techniques et matériaux de construction, structures funéraires ou présence d'un mobilier particulier ; la présentation et la confrontation de ces observations devraient permettre, en précisant les contextes, de mieux évaluer la pertinence des indices retenus.

La chronologie proposée, qui court du V^e au IX^e siècle, devrait permettre de suivre

l'évolution de ces repères, entre la fin du monde romain et la mise en place progressive des sociétés médiévales, avant le plein épanouissement de la féodalité.

Un des angles d'approche pourrait être la confrontation ville / campagne : les marqueurs différent-ils entre ces deux milieux, et le cas échéant, reflètent-ils des situations fondamentalement différentes, ou tiennent-ils aux conditions pratiques d'intervention des archéologues ? Les exemples issus de villes anciennes, d'origine romaine (ou de leur périphérie immédiate), offrent-ils des traits distincts de ceux provenant d'éventuelles agglomérations apparues durant le haut Moyen Âge ? Les études sur des sites de hauteur, dont la plupart sont récentes et livrent des ensembles clos importants, sont également susceptibles de renouveler la méthodologie pour mieux appréhender ces marqueurs de distinctions sociales.

On privilégiera l'analyse de sites (ou de vestiges susceptibles d'illustrer un site plus large), en donnant autant que possible la priorité, notamment pour le monde rural, à la présentation de sites inédits ou à de nouvelles lectures de certains déjà connus – et bien sûr à des problématiques nouvelles. Mais on pourra aussi proposer des synthèses thématiques ou régionales, sur tout type de sites ou de mobiliers.

Comme il est habituel au cours de ces journées, une session sera également consacrée à l'actualité régionale. Elle concernera l'actuelle région Bourgogne-Franche-Comté et ses marges, prenant en compte l'ensemble du bassin de la Saône jusqu'à ses franges jurassiennes et lyonnaises. Cette séquence devrait permettre de présenter des recherches de terrain ou de laboratoire, préventives ou programmées, ainsi que des travaux universitaires récents, consacrés à l'habitat, au monde des morts ou aux productions matérielles de la période.

En savoir plus

Comité d'organisation :

Antoine Guicheteau, Nadine Mahé-Hourlier et Benjamin Saint-Jean-Vitus

Comité scientifique :

Sylvie Balcon-Berry, Brigitte Boissavit-Camus, Luc Bourgeois, Madeleine Châtelet, Vincent Hincker, Damien Martinez, Edith Peytremann



Barrières, redoutes ou fortins... : les structures défensives avancées et détachées dans les systèmes de fortifications médiévales

Ce projet de colloque fait suite aux découvertes réalisées depuis 2017 sur les abords du château de Joux (Doubs), et notamment sur un petit plateau situé au sud de la place : le Gérot. Le dépouillement des données LiDAR disponibles témoigne aujourd'hui d'une occupation militaire intensive de ce secteur, plusieurs dizaines de structures de toutes périodes et de tous usages ayant pu y être identifiées. Si la plupart de ces anomalies semblaient être des vestiges des deux guerres mondiales, le nord de ce plateau présente quatre structures pouvant s'apparenter à des fortins antérieurs à ces conflits contemporains. Un sondage, réalisé en 2021 sur l'un de ces fortins, associé à de larges prospections au détecteur de métaux achevées en 2023, met en évidence une contemporanéité de ces structures à vocation militaire et indique une occupation s'étendant préférentiellement sur le dernier quart du XIII^e siècle. L'organisation et l'orientation de la défense de ces fortins s'effectuent systématiquement vers le sud, en direction de la partie la plus vulnérable du plateau du Gérot. Ces dispositions semblent confirmer que ces structures, dirigées vers l'extérieur, font partie intégrante de la défense de la place. Les datations, associées à leurs positionnements parfaitement linéaires, tendent à indiquer la mise en place à la fin du XIII^e siècle d'une ligne de défense avancée, bien structurée, barrant l'accès à la place forte du château de Joux mais également très probablement à son bourg castral aujourd'hui disparu.

Face à ces découvertes inédites, à la fois par le nombre de fortins, leurs matérialisations et le mobilier mis au jour, l'organisation d'un colloque traitant des systèmes de fortifications détachés semble tout indiqué. Nous entendons par fortifications détachées les structures militaires présentes dans l'environnement proche des villes, villages, châteaux, maisons fortes, monastères, etc., et participant à leurs défenses. Ces structures peuvent se présenter sous des formes diverses et variées : fortins, lignes de fossés, levées de terre, redoutes ou encore redan ; à la fois éphémère, lié à un événement militaire ponctuel ; ou plus pérenne, ces structures s'intégrant alors dans l'organisation de la défense de la place forte sur le long terme. Une approche pluridisciplinaire est privilégiée dans le cas de ces journées d'échanges, les sources documentant ce phénomène pouvant être multiples : récits de sièges, compte de seigneurie ou de construction, visites et projets, iconographie, fouilles et prospections archéologiques, données LiDAR, etc.



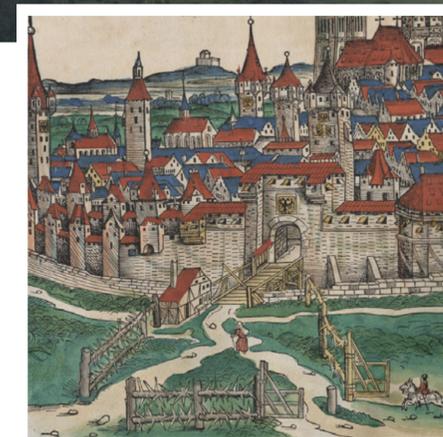
COLLOQUE

Appel à communications

Call for papers

Aufruf zur Einreichung von Mitteilungen

Barrières, redoutes ou fortins... : les structures défensives avancées et détachées dans les systèmes de fortifications médiévales



Ville de Nuremberg - Crédits Bayerische Staatsbibliothek RAR.287

Château de Joux
(La Cluse-et-Mijoux, 25)
12-13 octobre 2024

Date limite de soumission des communications : **15 juin**
Diffusion du programme : **5 juillet**
Inscription avant le **15 septembre**
Adresse mail : colloque.joux@gmail.com

Comité d'organisation :
Valentin Metral (CCGP ; UFC, UMR 6249 Chrono-environnement)
Gaëtan Koenig (UB, UMR 6298 ArteHis)
Valentin Chevassu (InSitu Archéologie (CH) ; UFC, 6249 Chrono-environnement)
Mélinda Bizri (UB, UMR 6298 ArteHis)





Retour sur le colloque international CORPUS qui s'est déroulé à Dijon du 4 au 7 juin 2024

Organisé par l'association Corpus, l'Inrap et l'Université de Bourgogne avec le soutien de l'UMR ARTEHIS 6298, ce colloque a réuni plus de 135 chercheurs en présentiel et jusqu'à 67 auditeurs en distanciel du 4 au 7 juin 2024. Si la rencontre s'est principalement déroulée à la MSH de l'université, d'autres sites nous ont également accueillis.

Après des visites du Dijon médiéval assurées par Emmanuel Laborier (Inrap), les congressistes ont pu assister, à la Cité Internationale de la Gastronomie et du Vin de Dijon, à la conférence inaugurale du colloque présentée par David Djaoui (Musée Départemental Arles Antique) et intitulée « Enquêtes archéologiques autour de la gastronomie romaine ». Ouverte au grand public également, cette conférence fut suivie d'un buffet-dégustation à la romaine, dressé, présenté et commenté par une cuisinière spécialiste de la cuisine antique, Mireille Chérubini (Taberna Romana). La dégustation de vin blanc aromatisé à l'absinthe en a surpris plus d'un.

À l'issue de la première journée du colloque, les participants ont eu l'occasion de visiter le Musée archéologique de Dijon avec Franck Abert (responsable des collections archéologiques). En parallèle, le jardin du musée accueillait un atelier-démonstration de tournage de céramique culinaire médiévale animé par Véronique Durey (archéo-potière à la Poterie des Grands Bois). Outre la session de communications de la matinée, la deuxième journée a été marquée par l'excursion à Mâlain (site archéologique antique de La Boussière). En parallèle des visites du site, commentées par Stéphane Venault et Loïc Gaëtan (Inrap), plusieurs ateliers ont été organisés. L'atelier fabrication de fromage par Coline Faugerolles (bergère-fromagère) qui s'est volontiers prêtée au jeu de l'expérimentation archéologique a permis de tester des hypothèses de travail sur la fabrication domestique de fromage durant la période romaine. Isabel McGarva (archéovannière) a quant à elle présenté le travail et les outils du vannier et l'importance de cet artisanat presque invisible. Une expérimentation de cuisson d'une recette d'Apicius dans une reproduction de poêle en fer romaine à manche pliant a permis de mieux comprendre l'ergonomie de cet ustensile. La fin d'après-midi a été consacrée à la tenue de l'Assemblée générale de l'association Corpus et la soirée au dîner (très) convivial qui s'est déroulé à Ancey dans un lieu insolite, un bal monté.

L'ambiance générale du colloque était donc résolument chaleureuse, ce qui permit de faciliter les échanges informels mais surtout les discussions lors des sessions de communications. Ces dernières étaient organisées en plusieurs volets auxquels s'ajoutait une partie « actualité de la recherche Corpus » abordée sous forme de posters.



Moulage d'une tomme (cliché M. Higelin).



Tournage d'une céramique culinaire (cliché M. Higelin).



La première session était envisagée comme séance méthodologique introductive aux travaux du colloque : nous y avons parlé de lexique/vocabulaire, d'ergonomie et de kinésiologie ainsi que d'expérimentations archéologiques. Trois grands axes thématiques avaient été définis dans l'appel à communication afin d'orienter les travaux du colloque. Ces sessions thématiques ont réuni 25 communications orales et autant de posters. Le premier thème traitait des objets/ustensiles au sein des espaces domestiques, le deuxième fut consacré à des « biographies » d'objets/ustensiles et le troisième abordait la question des préparations culinaires et des pratiques sociales. Ainsi, les problématiques discutées au cours de la rencontre permirent, en croisant les disciplines (archéologie/histoire, céramologie/étude de l'*Instrumentum*...), de mieux cerner les formes que revêtent les espaces dévolus à la préparation culinaire à des périodes et dans des cultures différentes ainsi les objets qui s'y rapportent, quels que soient les matériaux qui les composent. Ainsi la discussion générale du colloque s'est avérée riche et nourrie avec une ouverture sur la table (dans quoi et où mange-t-on) et vers l'alimentation (que mange-t-on) ouvrant d'autres perspectives.

La publication des actes est d'ores et déjà prévue aux éditions Monique Mergoïl, dans la collection *Monographies Instrumentum*, série Corpus.

Les pré-actes sont téléchargeables [ici](#).

Merci aux partenaires et soutiens : uB, ARTEHIS, DRAC BFC, Inrap, Communauté de Communes Ouche et Montagne, Ville de Dijon, CD 21 ainsi qu'aux intervenants, aux auditeurs et à toutes les personnes qui ont prêté main-forte.

Anne-Lise Bugnon, Arianna Esposito, Bérangère Fort, Sylvie Mouton-Venault
anne-lise.bugnon@inrap.fr ; arianna.esposito@u-bourgogne.fr ; berangere.fort@inrap.fr ;
sylvie.mouton-venault@inrap.fr

Le groupe **CORPUS** – Étude du métal et de l'*Instrumentum* est composé de près de 80 spécialistes du métal et des autres matériaux liés au « petit mobilier archéologique ». Ces chercheurs ont décidé de se regrouper en 2010 pour pouvoir échanger, discuter et faire connaître leurs recherches. Ils travaillent dans la diachronie, de l'âge du Bronze à l'époque contemporaine, et sur tous les matériaux. Les collègues ou étudiants participant à ce groupe reflètent la diversité des opérateurs de l'archéologie préventive (public/privé), issus des collectivités, du ministère de la Culture, du CNRS et de l'Université. Depuis plusieurs années, l'association Corpus propose à ses membres ainsi qu'à la communauté scientifique d'adapter et d'enrichir ses méthodes de travail lors de colloques thématiques et diachroniques.

En savoir plus



Discussion autour des posters (cliché C. Batigne).



Mobility paradigms.

Une école d'été à dimension internationale et pluridisciplinaire

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n° 13 (septembre 2024)

L'histoire des mobilités et des migrations (volontaires ou forcées) est un phénomène complexe et protéiforme, dont la portée peut être abordée dans une perspective résolument interdisciplinaire et transhistorique. C'est par ailleurs à l'aune de l'actualité que l'on peut mesurer le renouveau de l'intérêt des chercheurs pour ce thème dans toutes les disciplines des sciences humaines et sociales, et notamment dans les domaines des *gender studies*, des études culturelles, des *subaltern studies* et des *postcolonial studies*. Les approches basées sur la connectivité et la théorie des réseaux, ainsi que le développement des études globales dans l'analyse des migrations à travers le temps, soulignent l'importance et l'imbrication des échelles, globales, régionales et locales, à travers lesquelles ces mouvements, qu'ils soient individuels ou collectifs, peuvent être appréhendés. Les mobilités et les migrations représentent également le développement de la recherche sur les inégalités économiques ou le changement climatique, thématiques majeures de nos sociétés.

C'est à partir de ce constat que David Bousquet (Lab Diversity and Migration) et Arianna Esposito (ARTEHIS) ont proposé aux collègues de l'Alliance FORTHEM (*Fostering Outreach within European Regions, Transnational Higher Education and Mobility*) d'organiser une *Summer School* pour promouvoir l'internationalisation de la recherche et de la formation sur ce thème : *Mobility paradigms. Human mobility and migration from ancient times to the present day*. La proposition a été retenue par la commission de sélection. Ouverte à des candidats des universités de l'Alliance, dont les dossiers ont été examinés par la commission pédagogique en fonction de la pertinence de leur projet de recherche, cette école d'été s'est déroulée la première semaine de juillet à la MSH de Dijon sous la forme d'un programme de mobilité courte FORTHEM, avec un cofinancement dédié de l'ANR (programme d'Investissements d'avenir « ANR-19-GURE-0005 »).

Compte tenu de la variété des approches (géographiques, sociales, professionnelles, etc.) et des motifs de départ (personnels, économiques, politiques, religieux, environnementaux, etc.), ainsi que de la « longue durée » du phénomène (de l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine), nous avons d'emblée adopté une perspective large, en incluant dans l'analyse les individus, les familles et d'autres groupes socioculturels, y compris les artistes et les artisans. De quelles sources disposons-nous pour étudier les phénomènes de mobilité ou de migration selon les époques ? Quelles sont les méthodes les plus pertinentes et les plus objectives pour en mesurer l'ampleur et les impacts ? Dans quelle mesure est-il possible de comparer des résultats provenant de



MOBILITY PARADIGMS

Human mobility and migration from ancient times to the present day

Raffaello Gambogi - *The Immigrants* (1894), Museo Civico Giovanni Fattori, Livorno, Italy
(c) <http://holvi.artstudio.fi/didrichsen>

FORTHEM Lab Diversity and Migration
Maison des Sciences de l'Homme,
University of Burgundy, Dijon



(c) Anissah Lézé

sources, de contextes et d'approches disciplinaires différents ? Comment les sociétés de départ et d'arrivée, voire de transit, ont-elles été transformées (évolutions linguistiques, alimentaires, emprunts artistiques, transmission de pratiques culturelles, etc.) par les acteurs de ces migrations et mobilités ?

Le **programme** a été organisé, pour les deux premières journées, autour des présentations scientifiques des chercheurs de l'Alliance FORTHEM, spécialistes de ces questions. Des visites aux musées dijonnais et sur le site d'Alésia ont permis de compléter le programme au contact des œuvres et des artefacts : au musée des Beaux-Arts de Dijon, Lola Fondbertasse, conservatrice, nous a guidés au sein de la très belle exposition « Maîtres et Merveilles. Peintures germaniques des collections françaises (1370-1530) », proposant ainsi aux étudiants et aux collègues des clés de lecture essentielles à la compréhension de la peinture germanique du XV^e siècle jusqu'au début du XVI^e siècle et de la question des emprunts entre ateliers via notamment la mobilité des artistes. Un autre temps fort de la *Summer School* a eu lieu à Alésia : les collègues du MuséoParc ont accueilli les étudiants et les collègues sur le site, d'abord, et dans le Centre d'interprétation, ensuite. Vincent Gentil a guidé le groupe tout au long du parcours. Les participants ont également visité le musée archéologique de Dijon, en suivant un parcours thématique ciblé autour de la mobilité, des échanges et des contacts interculturels. La visite a été conçue et animée par Albane Cressard et Ange Flachet.

Les deux dernières journées ont été consacrées à la préparation et au suivi des travaux et projets des étudiants, en lien avec le thème de l'école, par David Bousquet et Arianna Esposito. Les résultats ont débouché sur des présentations, individuelles ou de groupe, sur des thèmes aussi variés que l'alimentation des populations migrantes et la diffusion de nouvelles pratiques alimentaires dans les nouvelles communautés d'accueil, le rôle des Caréliens à la frontière russo-finlandaise dans la construction de l'identité finnoise (XIX^e-XX^e siècle), la diaspora ukrainienne au Canada avant le premier conflit mondial, les enjeux historiques des différentes migrations des Allemands de Russie aux époques moderne et contemporaine ou encore la mobilité des étudiants entre universités européennes dès le Moyen Âge...

Au cours de cette semaine particulièrement intense, les moments de convivialité n'ont pas manqué et l'une des réalisations les plus importantes de cette école d'été a été la création d'une communauté de collègues et de jeunes chercheuses et chercheurs, issus



d'horizons culturels et disciplinaires différents (sept nationalités étaient représentées), qui ont vécu ces journées en contact étroit et qui ont eu la générosité de partager avec nous leurs opinions, leurs expériences et leurs perspectives.

Arianna Esposito
Arianna.Esposito@u-bourgogne.fr



Stage de numismatique romaine à Bibracte – juin 2024

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n° 13 (septembre 2024)

Du 3 au 7 juin dernier s'est tenu au sein du Centre archéologique européen de Bibracte (Glux-en-Glenne) un stage de numismatique romaine à partir des collections du Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon. Il a fait suite à deux précédentes éditions menées en 2019 et en 2021. Tous ces stages ont été mis en place et financés par le projet ISITE *SequaniaID*, porté par Bassir Amiri et Sabine Lefebvre, que nous tenons à remercier pour leur accompagnement.

Le but de ces stages est de documenter le fonds de numismatique romaine du Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon, collection comprenant près de 13 000 monnaies toutes périodes confondues. Les stages de 2019 et 2021 avaient permis d'identifier l'ensemble des monnaies indiquées comme découvertes à Besançon au cours des XIX^e et XX^e siècles. L'année 2024 a donc tout naturellement permis d'ouvrir la zone des investigations aux monnaies découvertes en Franche-Comté et en France de manière générale. Ce sont ainsi 313 monnaies qui sont passées entre les mains de 8 étudiants (Licence 3 à doctorat), venant majoritairement de Dijon, mais aussi des universités de Caen et de Tunis. Le but de ces stages est double pour le Musée de Besançon : travailler sur des collections peu connues, encore jamais étudiées à la lumière des recherches récentes, et former des étudiants à l'identification des monnaies romaines, de la République au V^e siècle.

Le stage de juin 2024 a permis d'étudier des monnaies découvertes au cours du XIX^e siècle sur l'agglomération de Mandeure, mais également de Seveux, Corre ou encore Langres. Les étudiants et étudiantes ont ainsi pu voir des monnaies provenant de contextes archéologiques différents : nécropoles, sanctuaires, habitats ainsi que dépôts monétaires.

Ce travail sera répercuté dans la base de données du musée au cours de la fin de l'année civile et permettra également de reconditionner l'ensemble des monnaies traitées afin de les rendre consultables par les chercheurs et chercheuses. Il devrait également aboutir à la publication de ces ensembles afin de faire rayonner la collaboration menée entre l'Université de Bourgogne et le Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon.

Nous espérons que ce stage connaîtra d'autres sessions, peut-être sur un rythme bisannuel, afin de former de nouveaux étudiants à la numismatique romaine et de poursuivre la documentation des collections du musée.

Mathieu Borg, Julien Cosnuau, Laurent Popovitch

borg.mathieu@laposte.net ; julien.cosnuau@besancon.fr ; laurent.popovitch@u-bourgogne.fr



Étude des monnaies au cours du stage de 2024 (cliché L. Popovitch).



Monnaie de Carus du dépôt monétaire de Bellonchamp (Mbaa, 852.29-BE13) (cliché Mbaa / M. Borg).



Le prieuré de Moutiers-en-Puisaye (Yonne)

Localisée dans le département de l'Yonne, au sud-ouest d'Auxerre (45 km) et de Toucy (20 km), la commune de Moutiers-en-Puisaye présente une apparence modeste liée à sa faible densité de population et à son caractère essentiellement rural. Elle abrite pourtant les vestiges d'un prieuré qui, avant de devenir une dépendance de l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre (IX^e siècle), fut d'abord un domaine aristocratique (VII^e siècle ?) puis un monastère associé à une hôtellerie (début du VIII^e siècle). L'acquisition du site par la mairie en 2021 a créé des conditions favorables au lancement d'un programme de recherches consacré à cet établissement qui, jusqu'à présent, n'avait jamais fait l'objet d'investigations archéologiques. L'opération a pris la forme d'une prospection thématique, en 2022 et en 2023, dont l'objectif principal était de mettre en œuvre une première approche archéologique dans le but d'orienter les opérations ultérieures.

Les apports de cette première campagne concernent les édifices monastiques logiquement situés à l'intérieur d'une clôture, d'une part, et une zone localisée à l'arrière de cet établissement, à l'interface avec le monde extérieur, d'autre part (fig. 1).

Dans le premier secteur, correspondant à l'emplacement présumé de l'église, du cloître et des bâtiments conventuels, la prospection électrique a révélé un potentiel archéologique très fort. La cartographie obtenue suggère l'existence, à une faible profondeur, de maçonneries attribuables à l'église du côté sud, au cloître du côté nord et, entre ces deux espaces, à des bâtiments intermédiaires. Elle ne permet pas de restituer un plan précis du lieu de culte car, à cet endroit-là, les anomalies sont nombreuses et pas toujours faciles à interpréter. En revanche, devant le bâtiment conservé, elle met en évidence un plan qui, en dépit de son caractère incomplet, correspond à celui d'un cloître. La présence de deux anomalies perpendiculaires évoque sans ambiguïté les galeries orientale et méridionale qui, en l'état, mesureraient 15 à 17 m de long mais qui pourraient se poursuivre au-delà de la zone prospectée.

L'étude de l'édifice principal a confirmé son identification à l'aile orientale du cloître. En dépit d'un protocole d'analyse différencié, qui ne permet pas d'accorder à toutes les données le même niveau de fiabilité, les résultats invitent à restituer dans ce bâtiment deux niveaux d'élévation. Au rez-de-chaussée, la pièce sud occupant la moitié sud du bâtiment, du côté de l'église, correspond à la salle du chapitre. Mesurant 14 m de long pour 7 m de large, elle était dotée côté cloître d'une façade monumentale (fig. 2) pour laquelle les vestiges ont autorisé une restitution sous la forme d'une arcade centrale encadrée par des arcades jumelées. Sur le mur opposé, elle disposait également d'une baie imposante assurant un éclairage direct. La présence, à l'intérieur, de vestiges de



Fig. 1. Le site du prieuré de Moutiers vu depuis le sud-ouest. Au premier plan, le terrain correspond à l'emplacement présumé de l'église ; au second plan, le terrain correspond à celui du cloître dont l'aile orientale est en partie préservée au sein d'un corps de ferme (cliché Olivia Puel).

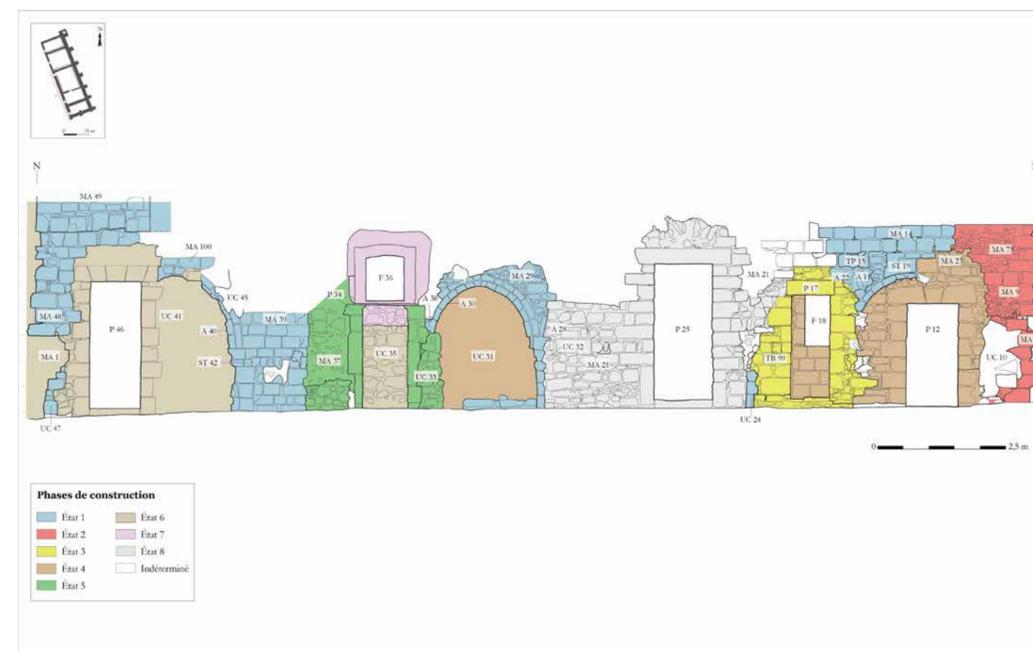


Fig. 2. Aile orientale du cloître : relevé phasé du parement externe du mur ouest, sur lequel apparaissent les vestiges tangibles de la façade qui, au Moyen Âge, ouvrait sur la salle du chapitre (relevé équipe de fouille, DAO Pierre Gouroux et Olivia Puel).

piliers et d'arcs formerets, suggère en outre que cette salle était subdivisée en six travées voûtées d'ogives.

L'étage supérieur, démoli, n'existe plus en tant que tel, mais l'identification d'au moins quatre fenêtres hautes sur le parement externe du mur oriental invite à l'identifier au dortoir des moines qui pourrait, sous réserve de comparaisons à trouver, être relié à une petite tour de latrines. Les caractéristiques architecturales des maçonneries et les relations stratigraphiques observées sur le parement externe du mur ouest aboutissent par ailleurs à la même conclusion : la salle du chapitre appartiendrait à un premier état, possiblement attribuable au XIII^e siècle, mais elle aurait été remaniée – peut-être à la suite d'une destruction involontaire – lors de la construction ou de la reconstruction du dortoir, sans doute à la fin du Moyen Âge. Cette chronologie imprécise sera amenée à évoluer en fonction des recherches ultérieures et des comparaisons régionales qui devront être proposées. Les vestiges ainsi mis au jour semblent donc remonter aux derniers siècles du Moyen Âge, c'est-à-dire à une période déjà tardive pour un établissement qui, d'après les données historiques, existait déjà au premier Moyen Âge. S'ils ne présagent pas de la datation des structures enfouies dans le sol, aucun argument ne permet à ce stade d'affirmer qu'ils se trouvent au même emplacement que le monastère primitif.

Dans le deuxième secteur, à l'est des édifices monastiques, les sondages effectués à la tarière et la prospection électrique ont permis d'obtenir des données stratigraphiques et spatiales qui, corrélées à la topographie particulière des lieux, aboutissent à des résultats très cohérents. Aisément perceptibles en raison de leur relief prononcé, les structures présumées consistent en un long et large fossé ouvert, rempli d'eau stagnante, que délimitent deux levées de terre, elles-mêmes reliées par un possible passage à sec (fig. 3). Dans la mesure où l'examen de la topographie, à large échelle, suggère qu'elles font le tour de l'établissement monastique, elles pourraient être interprétées comme les éléments d'une enceinte défensive ou, *a minima* d'une clôture, ce qui n'exclut d'ailleurs pas des fonctions de drainage. Les sondages effectués plus à l'est, dans le fossé présumé et même au-delà, démontrent qu'elles ont été comblées progressivement, par des alluvions amenées par les crues du Loing et par des niveaux anthropiques contenant des débris plus petits de matériaux de construction, avant le Petit Âge glaciaire, soit avant la fin du Moyen Âge.

Cette hypothèse d'un site fortifié est présente depuis longtemps dans l'historiographie. Suzanne et René Pélissier ont d'ailleurs proposé d'englober le mur est MR 3 du bâtiment principal – en raison de la présence des contreforts – dans ce système qu'ils datent de

la fin du XIII^e siècle (PELISSIER, 2021). Les conclusions fondées sur les relevés de sondages ne s'opposent pas formellement à cette datation puisqu'elles apportent seulement, pour le comblement du fossé, un *terminus ante quem* avant la fin du Moyen Âge. Il est cependant indispensable de reconsidérer la question en prenant en compte le contexte historique. Au XIII^e siècle, le monachisme bénédictin était déjà en perte de vitesse et, si le prieuré de Moutiers était encore prospère, il paraît difficile d'envisager la réalisation des travaux considérables que nécessite l'aménagement d'un tel système défensif pour une simple dépendance. Il serait plus logique *a priori* d'attribuer ces travaux à une période plus ancienne au cours de laquelle le site de Moutiers aurait bénéficié d'un prestige autrement plus important.

Dans ces conditions, ne faudrait-il pas envisager que le prieuré, auquel appartiennent les vestiges de l'aile orientale du cloître, ait été installé à l'emplacement d'un établissement antérieur : *a minima* le monastère du haut Moyen Âge, voire le domaine aristocratique antérieur ?

Olivia Puel

Olivia.Puel@u-bourgogne.fr

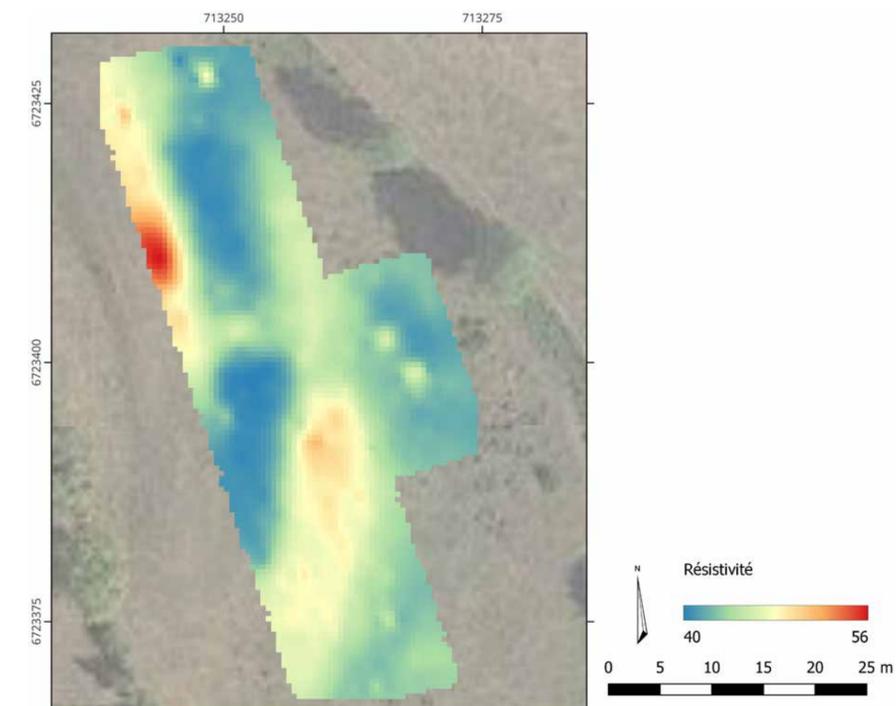


Fig. 3. Zone localisée à l'arrière des édifices monastiques : la cartographie électrique suggère l'existence d'un fossé encadré par deux levées de terres, elles-mêmes reliées par un possible passage à sec (crédit : Amélie Quiquerez et Camille Drouynot).



Villards d'Heria : où est l'eau dans le sanctuaire ? École de terrain des Master 1 ASA - mars 2024

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n° 13 (septembre 2024)

L'école de terrain du Master 1 ASA cohabilité Dijon - Besançon s'est déroulée du 18 mars au 22 mars à Villards d'Heria dans le cadre du PCR « Occupation du territoire, continuité, évolution » (coordination Remy Grebot). Encadrés par Amélie Quiquerez, Jean-Pierre Garcia, Mélinda Bizri, Rémi Landois, Rémy Grebot et Éric Gautret, 16 étudiants – dont certains participaient pour la première fois à une opération archéologique – ont pris part à divers ateliers sous un soleil radieux (juste avant le printemps pluvieux) : nettoyage de sondages, relevés de coupes, prises de points GPS, enregistrement du mobilier, relevés Lidar à la tablette iPad...

En plus de l'aspect pédagogique, cette courte intervention a également contribué à l'avancée des connaissances sur le site en s'inscrivant pleinement dans les objectifs du PCR. L'originalité par rapport aux sondages précédemment réalisés dans le cadre du PCR réside dans l'ouverture de trois sondages en rive gauche de l'Heria, à proximité et au sein de l'espace balnéaire qui ont permis d'aborder les questions relatives aux fonctions hydrauliques et à l'utilisation de l'eau sur le site. Le quatrième sondage, situé sur les berges et en rive droite de l'Heria dans la continuité est des fouilles de 2021 dans le champ des Tras, visait à documenter la connexion entre ces deux zones.

En rive droite de l'Heria, dans le sondage 1, sous la couche humifère, nous avons identifié une couche de préparation et de roulement d'un chemin, probablement moderne ou plus ancien, et attesté au XIX^e siècle. Stratigraphiquement située sous cette couche, et sur le substrat lapiazé, une aire de circulation a été mise en évidence. Elle est établie sur une couche de comblement des irrégularités du lapiaz, et contenait de nombreux clous de chaussures, d'attelages et de harnachement. La présence d'une monnaie d'Hadrien piégée dans une anfractuosités du lapiaz renvoie néanmoins à un usage de cet espace dès l'Antiquité.

En rive gauche de l'Heria, le sondage 2 a été localisé à l'endroit d'une anomalie topographique détectée sur le relevé Lidar, interprétée comme la trace résiduelle d'un paléochenal pléistocène de l'Heria. Les dépôts de fond de chenal, constitués d'un conglomérat à matrice blanchâtre, sont dépourvus d'artefacts archéologiques et biologiques, suggérant leur formation pendant des périodes de débâcle et leur abandon avec le retrait glaciaire. La phase antique se situerait sur la surface de ces dépôts de fond de chenal, qui à cette époque, n'était plus raccordé à l'Heria et ne pouvait donc pas jouer le rôle de canal d'amenée d'eau. Aucun indice (paléosol ou artefact) ne suggère l'utilisation de cet espace à cette époque.



Vue du sondage 3
(cliché Rémi Landois).



Vue du sondage 1
(cliché Jean-Pierre Garcia).

Le sondage 3 a été ouvert au travers d'une structure que Lucien Lerat avait interprétée comme un canal. Il a été confirmé qu'il s'agissait d'un aqueduc creusé dans le substrat rocheux, avec un fond constitué de mortier de tuileau. Cet aqueduc avait une prise d'eau dans l'Héria et s'écoulait vers le sud en direction des balnéaires. Il devait certainement être couvert, comme le suggère la présence de grands blocs effondrés en surface.

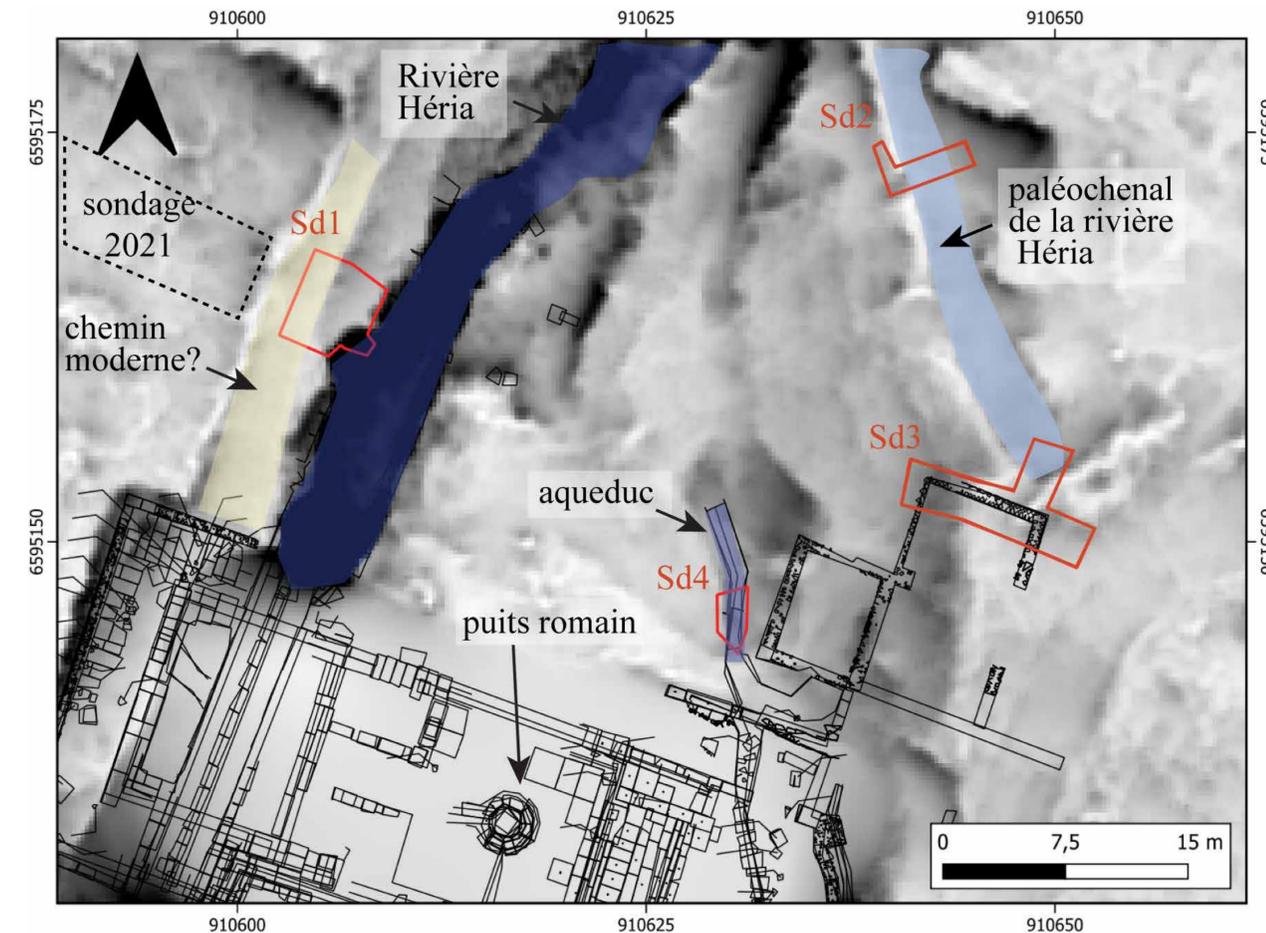
Enfin, le sondage 4 a été réalisé à l'emplacement d'un important bâtiment construit dans la pente, et surplombant l'espace cultuel. Découvert par Lerat mais non décrit, ce bâtiment est installé, pour sa partie haute, sur le conglomérat glaciaire précédemment mentionné. Les murs apparaissent sous une épaisse couche de remblais (~1,5 m) issus des fouilles de Lerat. Le principal mur mis au jour, d'environ 8 m de long et 0,77 m de large, constitue la façade nord et est orienté dans la pente. Des traces ténues de mortier rosâtre sur le parement intérieur laissent supposer la présence d'un enduit peint, dont un fragment a été retrouvé dans les remblais. Dans la pente, le mur devient désordonné et se déverse. Les moellons sont de tailles différentes et les mortiers lessivés. En contrebas, une construction massive maçonnée non décrite par Lerat a été mise en évidence, probablement un contrefort ou une terrasse de soutènement construite lors d'une phase ultérieure.

À l'intérieur du bâtiment, aucun niveau de sol n'a pu être identifié en raison des décapages effectués par Lerat. Les seuls niveaux archéologiques reconnus correspondent aux zones de travail et aux niveaux de fondation des murs. À l'extérieur, dans la partie haute du bâtiment, la découverte d'une monnaie (Vespasien/Titus), de fragments de terre cuite architecturale (TCA) en surface du conglomérat, ainsi que l'oxydation et les indices de gélifraction dans les galets suggèrent que le conglomérat pourrait avoir servi d'aire de circulation autour du bâtiment.

Bien que brève, cette intervention dans le cadre de l'école de terrain des Master 1 a enrichi notre compréhension du site bas, en documentant le premier chenal pléistocène, en confirmant l'existence d'un aqueduc, et en remettant au jour un bâtiment majeur dont la fonction reste à définir, mais sans lien direct avec l'eau.

Les fouilles en rive droite sur le Champ de Tras se sont déroulées du 19 août au 7 septembre sous la direction de Benjamin Defert pour approfondir la connaissance de l'organisation du site.

Amélie Quiquerez, Jean-Pierre Garcia, Mélinda Bizri, Rémi Landois, Remy Grebot
 Amelie.Quiquerez@u-bourgogne.fr ; Jean-Pierre.Garcia@u-bourgogne.fr ;
 Melinda.Bizri@u-bourgogne.fr ; Remi.Landois@u-bourgogne.fr ; remy.grebot@gmail.com



Plan Lidar de Villards d'Heria, 2024 (crédit : Amélie Quiquerez).



Archaeologicus error humanus est : glups !

Quelques exemples d'erreurs d'interprétation en archéologie

De manière fréquente, l'archéologue est amené à déterminer souvent dans l'urgence la destination et la fonction d'une structure archéologique. Il existe dans la littérature archéologique de nombreux exemples d'erreur d'interprétation qui peuvent être cocasses mais qui sont à replacer dans le contexte d'une discipline en voie de construction et de solidification. Nous présentons ci-dessous deux exemples très significatifs du brouillard interprétatif en vigueur avant des attributions définitives et acceptées.

Un des premiers ouvrages pouvant être considéré comme une publication archéologique est celui de Jean-Jacques Chifflet (1588-1673)¹, un érudit franc-comtois au service du roi d'Espagne : la découverte de la tombe de Childéric à Tournai allait être le prétexte à ce travail érudit. Ce dernier est significatif de l'intense activité intellectuelle de cette période illustrée par les travaux d'autres humanistes comme, dans le sud de la France, Jean Gassendi et Nicolas Fabri de Pereisc. Parmi les superbes planches de son ouvrage, l'une présente un homme (?) écrivant avec ce qui est en réalité une fibule ansée destinée donc à un tout autre usage.

À partir de cette protohistoire de la connaissance de la période mérovingienne, on mettra quasiment deux siècles à clairement identifier les artefacts liés à cette période : vers le milieu du XIX^e siècle et parmi tant d'autres, Baudot en Bourgogne et l'abbé Cochet en Normandie sont représentatifs de ce processus : c'est justement ce dernier qui corrige l'interprétation fallacieuse faite par deux chercheurs allemands Houben et Fiedler². Les deux érudits ont cru qu'ils avaient fait une insigne découverte (un crâne recouvert d'un diadème) dans la nécropole mérovingienne de *Vetera-Castra* près du Rhin.

Or, notre sagace ecclésiastique montre, par une impeccable démonstration de preuve par l'image, tout en soulignant la crédulité de ses collègues allemands abusés par une duperie de leurs ouvriers de fouille, qu'il s'agit en fait de l'armature richement décorée d'un seau retourné (l'anse a gardé sa position initiale), dont les dentelures plaquées au bois sur l'artefact d'origine sont ici dressées comme sur une couronne.

¹ Ouvrage publié à Anvers en 1655 sous le titre *Anastasis Childerici I Francorum regis, sive thesaurus sepulchralis Tornaci Nerviorum effossus et commentario illustratus*.

² Houben, Fiedler. *Romisches antiquarium des Konigs preus notaires*, Xanten, 1839.

De façon honnête l'abbé Cochet reconnaît qu'il a lui-même été abusé dans son premier ouvrage³ par un fragment de ces seaux assez somptueux interprété comme étant le reste d'une coiffure.

Personne n'est à l'abri d'une erreur : à titre d'exemple on peut se référer à une grande structure à plancher en bois que nous avons interprété comme étant des bains⁴ lors du diagnostic archéologique que nous avons réalisé sur le site de l'ancien Hôpital Général. Lors de la fouille, elle est finalement apparue comme faisant partie d'un grand complexe de viviers pour les poissons. Erreur corrigée donc et, après tout, un vivier est un bain pour poissons. On me rétorquera qu'on ne mange pas les baigneurs.

Méfions-nous donc des savants allemands et des planchers glissants...

Patrick Chopelain
patrick.chopelain@inrap.fr

³ *La Normandie souterraine*.

⁴ Hypothèse pas totalement absurde puisque situé à l'emplacement de l'ancienne auberge des Bains et qu'il existe à l'époque des bains avec des planchers en bois.

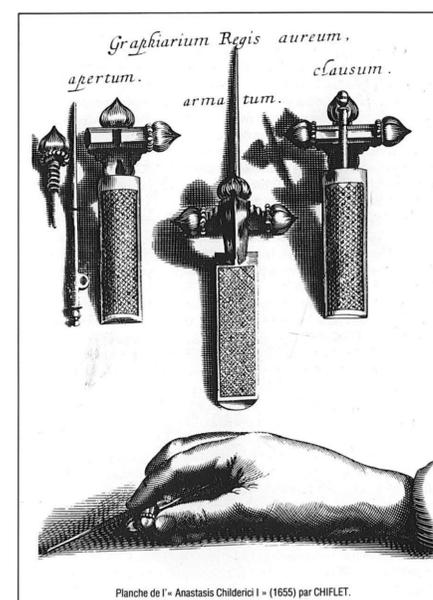
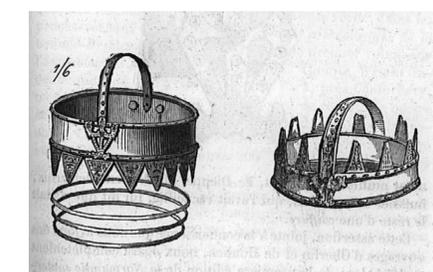


Planche de l'« Anastasis Childerici I » (1655), par J.-J. Chifflet.



Extrait de Cochet (Abbé), *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes faisant suite à la Normandie souterraine*, Imprimerie Delevoye, Dieppe, 1857, p. 282.



Extrait de Cochet (Abbé), *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes faisant suite à la Normandie souterraine*, Imprimerie Delevoye, Dieppe, 1857, p. 283.



Le bourg castral d'Arconciel (canton de Fribourg, Suisse). Insertion dans le rocher, méthodologie et approche pluridisciplinaire

Programme Caractérisation du bourg castral en Suisse romande : morphogénèse, fonctions, datations. Axe 2 Fabrique du Paysage.

Le bourg castral d'Arconciel, dont la première mention remonte au XI^e siècle, occupe un éperon barré qui domine la rivière Sarine. Protégé de tous côtés par des falaises de 50 m, un profond fossé d'origine géologique, peut-être modifié par l'homme, barre son côté est. Le château et son bourg s'insèrent dans le paysage tout en le modifiant irrémédiablement. Topographie, utilisation du rocher et constructions anthropiques sont intimement liées et donnent du sens à ce site qui fut un bourg de peuplement. Le rocher a été utilisé et façonné pour assurer des fonctions précises au sein du bourg castral : il sert de sol, des aménagements urbains y sont taillés, la fortification et la topographie urbaine sont inscrites dans le substrat rocheux.

Localisé au milieu du promontoire, un piton de molasse (ci-contre) de 4 m de haut coiffé d'une construction a été façonné et semble jouer un rôle de porte pour assurer le contrôle. Des aménagements se trouvent sur ses quatre faces et sont les témoins des structures disparues qui venaient s'appuyer contre elles. De part et d'autre du piton rocheux, la structuration de l'habitat est différente.

Depuis 2022, l'occasion de travaux d'entretien du site boisé et le projet de restaurer les vestiges en élévation, par une association locale (Arconciacum), a relancé l'intérêt pour le site qui avait fait l'objet de fouilles dans les années 70. Une collaboration entre le service du SAEF et ARTEHIS est alors née, favorisant les transferts de compétences proposés par les partenaires des structures.

Côté Suisse, un travail d'enquête dans les archives des fouilles des années 70 a été commencé (Léana Catalfamo), ainsi qu'une première mise en espace des plans issus de ces campagnes (Raymond Gapany). La collection de mobilier retrouvée est dessinée par Alberto Marras pour être à nouveau expertisée.

Côté ARTEHIS, deux campagnes de prospections ont permis d'acquérir de nouvelles données sur les vestiges alors nouvellement visibles grâce aux travaux de déboisement. En 2023, des relevés par drone des élévations ont été réalisés (avec Tanguy Rolland) et une seconde campagne d'acquisition de données en prospections a eu lieu en 2024 (avec Anthony Dumontet et Adrien Lugand). L'analyse du bâti est en cours ainsi que la



Vue du piton molassique aménagé en cours de modélisation - Arconciel (Suisse) (cliché Méline Bizri).

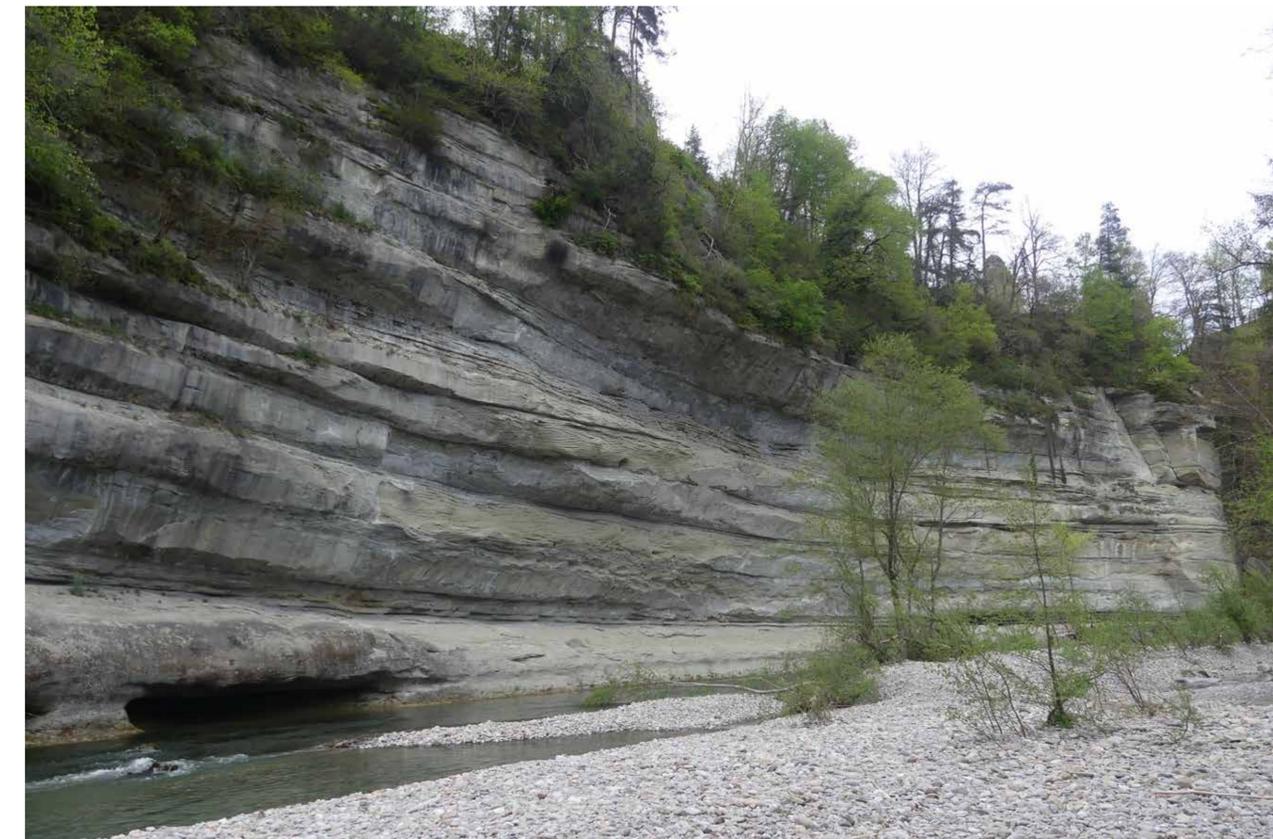
reprise du plan ancien dont les prospections ont permis de nuancer les interprétations (structures perçues dans les années 70) et en découvrir d'autres (aménagements de parois). L'analyse Lidar est intervenue en support de ces prospections et en moyen d'interroger la circulation et les chemins d'accès.

Après deux campagnes de prospections, la lecture du bourg castral installé dans le promontoire est déjà sensiblement renouvelé, faisant apparaître plus clairement l'insertion des aménagements dans le rocher et rouvrant par la même les questionnements sur le fonctionnement et l'organisation du bourg au sein de cet espace naturellement contraint.

Marion Liboutet, Mélinda Bizri
Marion.Liboutet@fr.ch ; Melinda.Bizri@u-bourgogne.fr



Vue de la tour 1 - Arconciel (Suisse) (cliché Mélinda Bizri).



Vue des falaises du promontoire castral depuis la Sarine - Arconciel (Suisse) (cliché Mélinda Bizri).



Limes et Ager. Analyse archéologique des grandes constructions linéaires en pierre sèche de la région des Pouilles (Italie) (2023-2027)

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n° 13 (septembre 2024)

Développé au sein de l'axe « Fabrique du paysage », ce projet réunit des chercheurs et des étudiants des universités de Bourgogne, Jean Monnet Saint-Étienne, Clermont Auvergne et del Salento (Lecce, Italie) autour d'un programme d'étude, de restauration et de mise en valeur du bâti rural en pierre sèche de la région des Pouilles (Italie) et du paysage agraire auquel sa présence imprime une marque très caractéristique. La direction scientifique du projet est assurée par Giovanni Stranieri, spécialiste de l'archéologie agraire, avec la collaboration de Mélinda Bizri et de Pascale Chevalier, spécialistes du bâti. Amélie Quiquerez supervise les approches géoarchéologiques tandis qu'Anna Maria Grasso (Università del Salento, Lecce, Italie) coordonne les approches archéobotaniques et l'analyse des charbons de bois. Louis Cagin (Association « Une pierre sur l'autre », ensuite UPSLA), murailleur professionnel et auteur de publications sur les techniques de construction en pierre sèche, participe à la lecture du bâti et dirige les chantiers de restauration.

Dans le secteur géographique considéré, depuis de nombreux siècles, l'épierrement et le défonçage du substrat calcaire ont fourni la matière pour bâtir d'innombrables aménagements en pierre sèche, qu'il a toujours été plus économique de conserver ou abandonner sur place que de démonter. En particulier, certains murs et pierriers linéaires parementés peuvent atteindre jusqu'à une dizaine de kilomètres de longueur, 2 à 3 m de hauteur et 2 à 7 m d'épaisseur. De par ces caractères imposants, ils interrogent le géographe et l'archéologue, qui les analysent comme la forme actuelle – et toujours en transition – soit d'une volonté de bâtir pour délimiter et défendre, soit d'une accumulation ordonnée des produits de l'épierrement, soit de l'un et l'autre de ces processus. En effet, chacun de ces murs est le résultat complexe des transformations du parcellaire en fonction des régimes de propriétés successifs (*latifondo*, petite propriété, coopérative) et du maillage des circonscriptions administratives (seigneuries, diocèses, paroisses puis communes), voire des frontières politiques et militaires. Opportunément interrogés, ils livrent quantité de données inédites sur les différentes limites et confins qu'ils ont contribué à marquer et dont ils restent la trace la plus durable dans le paysage actuel. En même temps, une structure en pierre sèche est un contexte sédimentaire ouvert, parcouru d'interstices qui piègent toutes sortes d'artefacts et d'écofactes (fragments végétaux, pollens, animaux) dont certains peuvent être caractérisés et datés. Cela autorise une reconstitution du peuplement végétal du secteur, de la mise en valeur agricole (pastoralisme, céréaliculture, oléiculture, *cultura promiscua*), ainsi que des évolutions climatiques et environnementales.



Le paretone de Sava, vue aérienne oblique nord-sud (cliché par drone David Pilloix).

Ce projet est une occasion novatrice de retracer la longue histoire d'un paysage agraire iconique, d'un rapport entre les hommes et leurs campagnes, d'un savoir-faire architectural complexe et durable, aujourd'hui en péril. Aux objectifs de recherche s'ajoute ainsi un important volet de mise en valeur, par le biais d'expositions, de conférences et de propositions d'itinéraires guidés, dans l'espoir de pouvoir fournir *in fine* aux collectivités concernées un dossier scientifique utilisable dans le cadre de l'aménagement et de la protection d'un paysage emblématique du « jardin méditerranéen », avec une présence iconique et historique de l'oléiculture.

La première campagne de terrain s'est déroulée au mois de juillet 2023 et a investi le plus imposant des murs et pierriers parementés (localement dits « *paretoni* ») de la région (longueur : 2260 m actuellement observable, hauteur : 1,5 à 3 m, épaisseur : 2 à 7 m), situé à l'est de Tarente, sur la commune de Sava.

Mélinda Bizri a dirigé la réalisation du relevé photogrammétrique du versant oriental du tronçon central du *paretone*, long de 527 m. Parallèlement, David Pilloix a réalisé une couverture photographique exhaustive de la totalité de la structure, via plusieurs survols de drone à basse altitude. La mise en forme de ces données est en cours. Elle fournira un relevé bidimensionnel exhaustif du parement oriental du *paretone*. Une fois que la



même opération aura été menée sur le versant opposé, on peut espérer produire, en assemblant ces deux relevés et les images prises du drone, un modèle tridimensionnel géoréférencé de l'imposant aménagement, du moins pour les segments qui ne sont pas couverts par la végétation spontanée.

En même temps, Louis Cagin et Pascale Chevalier ont réalisé une description typomorphologique des élévations, appuyée sur une lecture structurale de l'appareillage du versant oriental du tronçon central du *paretone*. Celui-ci semble devoir sa forme matérielle actuelle au fait qu'il s'est constitué en clavier sur une longue période de temps, augmentant de volume au fur et à mesure des épierrements, des défonçages du substrat et des dépôts, autour d'un noyau initial bien moins monumental. En effet, dans plusieurs des nombreux saillants qui caractérisent le parement oriental ont été reconnus au moins quatre bâtiments en pierre sèche écroulés, qui ont été progressivement englobés dans le corps du *paretone*, au gré des campagnes successives d'épierrement. Par ailleurs, les photos à basse altitude ont confirmé l'impression que ce tronçon du *paretone* est traversé sur toute sa longueur par une faille longitudinale qui sépare un ouvrage initial épais d'environ 1,80 m, sur le versant occidental, de plusieurs accumulations ordonnées de cailloux qui sont venus épaissir progressivement l'ouvrage depuis les champs situés à l'est. Cette hypothèse de lecture est confortée par le réexamen des photos et des relevés issus de sondages menés par le passé et devra être ultérieurement vérifiée par les sondages à venir. Enfin, à l'extrémité septentrionale de ce tronçon, l'épaisseur du *paretone* atteint 10 m de largeur tandis qu'un gros mur en pierre sèche vient s'articuler à son versant oriental formant un angle de 75°. Ici, a été repéré un bâtiment de plan quadrangulaire englobé dans l'état actuel de l'aménagement, en correspondance d'une borne datable du XVII^e siècle, sans doute placée sur un accès surveillé qui est aujourd'hui condamné.

Pour leur part, Giovanni Stranieri et Sarah Réault (géographe à l'Université de Saint-Étienne) ont prospecté la masse parcellaire alentour dans le but de documenter la variété typologique des aménagements en pierre sèche, les caractéristiques pédologiques et géomorphologiques du secteur, les possibilités d'accès à l'eau et l'utilisation du sol. Margaux Rogazy, étudiante en classe préparatoire de biologie, chimie, physique et sciences de la Terre (BCPST), a réalisé (dans le cadre d'un programme d'études naturalistes mené en collaboration par les structures UPSLA et « Fils et Soies ») un relevé phytosociologique et arachnologique dans les champs situés de part et d'autre du *paretone*, afin de repérer d'éventuelles différences concernant l'histoire de l'utilisation du sol. Ces actions ont permis également d'établir un contact direct avec plusieurs

propriétaires des parcelles environnantes, dont dépendent les autorisations pour la réalisation de sondages dans les années à venir.

Sur la base de ces résultats, nous pouvons envisager un programme de plus grande envergure, s'échelonnant sur la période 2024-2027, pourvu que soit assurée la nécessaire couverture financière (un temps menacée, la campagne 2024 a finalement trouvé son assise, au prix d'une âpre lutte contre les adversités). Une fois achevé le relevé photogrammétrique et la lecture structurale du versant ouest, plusieurs sondages seront menés sur le *paretone* de Sava, ainsi que sur les murs qui s'y connectent, suivis d'un chantier de reconstruction. Les propriétaires des parcelles concernées ont déjà donné leur accord, la mairie se dit prête à aider davantage sur le plan logistique et la Surintendance archéologique va bientôt nous octroyer une autorisation de fouilles pour trois ans.

Localement, il est prévu de mener une étude géo-pédologique dans le but d'interpréter chacune des phases de dépôt comme un reflet de l'aménagement agraire des parcelles alentour. Une reprise de la carte archéologique dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres autour de Sava (un espace qui correspond au diocèse d'Oria, au carrefour entre les territoires des colonies romaines de Tarente et de Brindisi) ainsi que des recherches d'archives ponctuelles permettront d'éclairer l'histoire des circonscriptions administratives, de la possession du sol et de la mise en place des limites territoriales et parcellaires sur le temps long. À l'échelle de la région, nous allons également mener la caractérisation morphologique et structurale d'au moins deux autres grands murs en pierre sèche. Nous compléterons aussi le recensement de toutes les macrostructures linéaires en pierre sèche régionales, déjà entamé par le passé.

Pour finir, l'organisation d'une série de rencontres scientifiques autour de ces structures liminaires et parcellaires en pierre sèche, actives ou fossiles, est prévue, à Dijon et ailleurs. Une première journée d'étude est d'ores et déjà fixée au 20 novembre 2024. De plus, la divulgation des résultats de nos recherches auprès du grand public, en Italie et en France, a commencé par une première exposition documentaire qui a été inaugurée le 1^{er} mars 2024 à Sava, accompagnée d'une conférence publique. Cette exposition sera remontée d'abord dans les locaux de l'Université de Bourgogne, puis à l'Université Jean Monnet Saint-Étienne.

Giovanni Stranieri, Mélinda Bizri, Louis Cagin, Pascale Chevalier
giovanni.stranieri@univ-st-etienne.fr ; Melinda.Bizri@u-bourgogne.fr ;
pierreseche@gmail.com ; pascale.chevalier@uca.fr



Les authentiques de reliques dans le corpus *Burgundia Scripta Merovingica*

Depuis 2021, trois membres du laboratoire ARTEHIS (Dominique Barbet-Massin, Marie-José Gasse-Grandjean et Aurélia Bully) dirigent le programme *Burgundia Scripta Merovingica* (BSM), qui bénéficie depuis 2023 d'un financement Biblissima+. L'objectif de BSM est de constituer un corpus documentaire raisonné des traces écrites et conservées de la Bourgogne mérovingienne au moment de sa plus grande extension, et de l'étudier selon différents axes : types et techniques d'écritures, contexte de composition des textes, origines mais aussi voies et modes de transmission des écritures et des textes. Ce corpus ne se limite donc pas aux manuscrits et aux chartes, mais prend en compte également d'autres supports d'écriture, comme les inscriptions lapidaires, les ornements, le mobilier liturgique, etc.

La première partie de cette entreprise (2023-2025) est consacrée aux écrits sur parchemin ou sur papyrus. Il s'agit principalement de *codices* ou de fragments, de chartes, mais également d'une autre catégorie d'objets, écrits sur parchemin le plus souvent, que sont les authentiques de reliques. Ces cédules ou étiquettes étaient destinées à identifier et authentifier des reliques. Formées généralement de bandelettes de parchemin, plus ou moins étroites et régulières, elles livrent essentiellement le nom du ou des saints dont elles accompagnent les reliques ; plus rarement, elles donnent des précisions sur les saints ou les martyrs ou des indications sur la nature des reliques conservées.

Les plus importantes collections d'authentiques mérovingiennes qui nous sont parvenues sont celles de Chelles (Seine-et-Marne), du *Sancta Sanctorum* au Latran (Vatican), de Sens (Yonne) et de Saint-Maurice d'Agaune (Suisse). Les deux dernières ont appartenu à une cathédrale et à un monastère de Bourgogne. Sur ce même territoire, ce « corpus dans le corpus » est enrichi par d'autres découvertes, plus limitées, mais non moins importantes, provenant des abbayes de Baume-les-Messieurs (Jura), de Saint-Vivant de Vergy (Côte-d'Or) et de Tournus (Saône-et-Loire).

Plus d'une centaine de ces authentiques de la période mérovingienne entrent donc dans le corpus des BSM. L'intérêt de ces ensembles documentaires est multiple. Ils permettent :

- d'évaluer les trésors de reliques des églises qui les conservent (origine des saints représentés, nombre, typologie et importance des reliques, etc.),



Authentique de relique provenant d'un reliquaire de Baume-les-Messieurs, Baume-les-Messieurs (Jura), VII^e ou VIII^e siècle, 55 x 11/15 mm (cliché Aurélia Bully).
S(an)c(ti) Nazare marteris Med(i)ol(anensis)

- de connaître des périodes de réactivation ou d'actualisation de ces collections lorsqu'il y a renouvellement de la cédule (à l'occasion d'un changement de reliquaire, d'une élévation de reliques, d'une nouvelle consécration de l'édifice),
- de mettre en évidence les liens entre les établissements (par la communication ou le transfert de reliques de l'un à l'autre).

Un autre aspect de ces objets, et qui nous intéresse ici particulièrement, est l'échantillonnage d'écritures qu'ils présentent. On retrouve en effet au sein d'une même collection des écritures très diverses, en fonction de l'époque (nous considérons dans ce programme une chronologie allant du VI^e au tout début du IX^e siècle), de la qualité du support (type de peau employé, taille, irrégularités), du copiste et de sa formation (l'authentique est-il écrit de la main d'un copiste dédié à la rédaction des chartes plutôt qu'à la copie des manuscrits ? – l'authentique prenant une dimension ou valeur « juridique » en raison de son rôle d'authentification).



Cette pluralité des écritures – capitale, onciale, semi-onicaie, cursive mérovingienne ou minuscule pré-caroline – au sein d’une même collection ou à l’échelle d’une même typologie de documents, soulève toutefois de nombreuses questions et nous oriente vers différentes pistes de recherches : nous souhaitons en effet, dans le cadre de ce programme, comparer des écritures à l’intérieur d’une série et de l’une à l’autre des collections, mais également avec celle d’autres supports – chartes, manuscrits, inscriptions épigraphiques – afin d’en dégager des traits communs ou distinctifs et des techniques et contextes d’inscription des textes sur ces supports. Ces approches pourraient contribuer à éclairer la constitution des trésors de reliques et des textes qui les accompagnent dans l’objectif d’en apprendre davantage sur les liens entre les établissements producteurs et récepteurs de ces documents.

Cependant, les écueils sont nombreux et les limites de telles études plus encore : il est, en effet, particulièrement difficile de déterminer si une authentique a été produite par l’église qui conservait la relique ou dans celle qui la réceptionnait. Dans ce dernier cas, le document pouvait donc parfois provenir de très loin – de Terre Sainte ou de Rome par exemple – et l’on n’apprendra donc rien sur l’écriture pratiquée dans l’établissement détenteur. À l’inverse, des étiquettes conservées dans des trésors de reliques ailleurs qu’en Bourgondie ont pu être copiées en Bourgondie. Aussi, afin de ne négliger aucune piste, il nous faudrait examiner également d’autres collections ou exemplaires qui pourraient donc présenter des traits communs avec des textes copiés dans la région étudiée et révéler des liens ou des voies de cheminements de reliques. Pour finir, la datation de ces documents demeure bien souvent imprécise également, faute de marqueurs suffisants, ce qui peut fortement limiter certaines hypothèses.

Ces petites parcelles de parchemin ont donc beaucoup à nous apprendre, mais garderont, il faut s’y résoudre, leur part de mystère. Néanmoins, la description commune de ces objets et la possibilité de les visualiser et de comparer les images sur le portail *Biblissima+* – puisque telle est l’une des finalités de ce programme – permettront peut-être de lever un petit coin du voile en établissant certaines parentés.

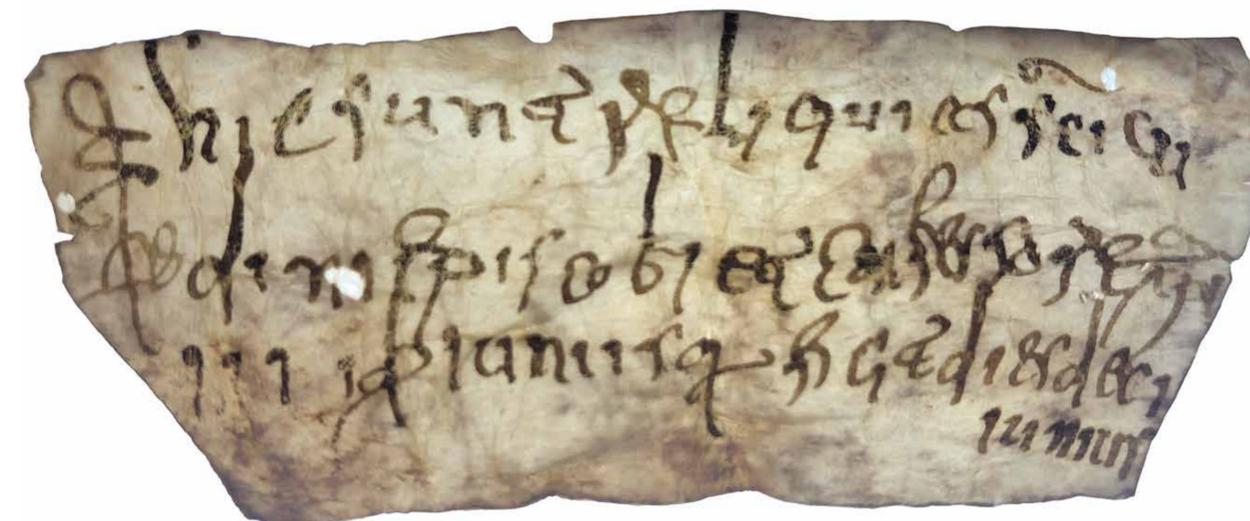
Aurélia Bully
aurelia.bully@laposte.net



Authentique de relique provenant d’un reliquaire de Baume-les-Messieurs, Baume-les-Messieurs (Jura), VIII^e siècle, 70 x 12/8 mm (cliché Aurélia Bully).
Patrocinia s(an)c(t)o Albino



Authentique de reliques provenant d’un reliquaire de Saint-Vivant de Vergy (Côte-d’Or), Bibliothèque municipale de Dijon, Ms. 2648, VIII^e siècle, 128 x 11/10 mm (cliché Aurélia Bully).
Hic sunt patrocinia s(an)c(t)i Petri et Paullo, Roma civio



Authentique de relique provenant d’un reliquaire de l’abbaye Saint-Vivant de Vergy (Côte-d’Or), Bibliothèque municipale de Dijon, Ms. 2648, VIII^e siècle, 82 x 34 mm (cliché Aurélia Bully).
(C), hic sunt reliquias s(an)c(t)i Cu
dini episcobi et confessore Chr(ist)i
III id(us) iuniis q(uod) ficit dies deci
iunius



Chalon-sur-Saône « Place du Châtelet » (Saône-et-Loire) : autopsie non exhaustive d'un « dépôt monétaire tardif »

Le diagnostic de la place du Châtelet (Chalon-sur-Saône, Saône-et-Loire), en 2017, sous la responsabilité de P. Quenton (Inrap), a permis la mise au jour d'une occupation continue du secteur depuis le I^{er} siècle de notre ère jusqu'au XVII^e siècle. L'installation principale couvre une période allant du III^e au VI^e siècle. Elle est attestée par la découverte de vestiges de voirie et d'aménagement hydraulique. Le dépôt monétaire a été mis au jour dans le remblai de comblement d'un bassin sans contenant apparent. Incomplet, car trouvé dans une berme instable de limite de fouille, la partie du dépôt exhumée pèse 4 kg. Seules 3962 monnaies ont pu être dénombrées. La non-exhaustivité du comptage est essentiellement due à l'état de conservation dégradé du lot : une masse concrétionnée laissant augurer des difficultés d'identification et, par là même, de chronologie.

Une première observation a permis de constater qu'environ 48 % des monnaies avaient fait l'objet d'une manipulation : sectionnement par moitié, tiers, quart et autres « allègements » de la masse métallique. Ce chiffre est suffisamment important pour constituer une caractéristique essentielle du dépôt.

À la suite de ces premières constatations, l'Inrap a mis en place un financement afin d'opérer un nettoyage partiel et raisonné du dépôt par le Centre de Restauration et d'Études archéologiques municipal (CREAM) de Vienne (Isère). Le résultat illustré par les fig. 2, 3 et 4 est probant. Il permet d'inscrire l'ensemble de Chalon-sur-Saône dans la famille des dépôts constitués à la fin du IV^e - début du V^e siècle.

Cependant, l'étude des dépôts théodosiens ne peut se réduire aux seules constatations d'un éventuel « bricolage » des monnayages antérieurs et contemporains à une période de disette monétaire. La démonstration de D. Hollard (HOLLARD D. — Un dépôt monétaire de bronzes romains datant du V^e siècle ap. J.-C. à « Bousargues » (Argelliers, Hérault). In : *Revue archéologique de Narbonnaise*, tome 34, 2001, p. 181-185), selon laquelle les bronzes d'Argelliers (*terminus post quem* 311) taillés au 1/492^{ème} de livre (ca 0,66) s'inscriraient dans un système duodécimal, que l'auteur qualifie de « traditionnel du monnayage romain », pourrait bien se confirmer ici d'après les résultats des premiers pesages.



Fig. 1. Une partie du dépôt à la sortie de la fouille (cliché P. Quenton, Inrap).



Ainsi, en cette fin du IV^e et début du V^e siècle, malgré une déliquescence de l'État en matière de politique monétaire et la fin annoncée des frappes de bronze, un système duodécimal, alliant le numéraire théodosien récent à des monnayages plus anciens, perdurerait et se diffuserait grâce aux échanges commerciaux transitant par une réseau viaire pérenne, et ceci sur de relativement longues distances. Les dépôts de Linas (Essonne), Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), Argelliers (Hérault), entre autres, et maintenant Chalon-sur Saône, en seraient le témoin.

Bernadette Soum
bernadette.soum@inrap.fr



Fig. 2. Aes 4 (Ø : 11 mm). La position du bras gauche de l'allégorie laisse supposer la présence d'un captif. Il pourrait ainsi s'agir d'un type Salus reipublicae frappé dans les ateliers italiens et orientaux. Ces monnaies sont le pendant des Victoria aug(gg), victoire marchant à gauche tenant une couronne et une palme, emblématiques des ateliers gaulois. Les deux iconographies présentes dans le dépôt sont émises entre 388 et 402, confirmant ainsi la datation tardive du lot.



Fig. 3- Nummus (Ø : 15 mm) de la dynastie constantinienne de type Gloria exercitus à une enseigne, marque de l'atelier de Trèves, TRP, à l'exergue. Les prototypes sont frappés entre 336 et 341.



Fig. 4 -Maiorina (Ø : 18 mm), manipulée par rognage sur une partie de son contour, de type Fel temp reparatio au cavalier tombant dont les prototypes sont frappés à partir de 348.



Archéologie des conflits : les prisonniers de guerre (deuxième partie) : une typologie des lieux de détention et de rétention

Les conditions matérielles d'accueil et notamment le type de logement ou de prisons¹ dans lequel sont gardés les prisonniers sont très variables selon le nombre et la période d'étude. On peut toutefois proposer une classification en plusieurs types. La spécificité de ce genre d'installations fait qu'en principe, elle n'est que temporaire puisque les captifs sont rarement retenus au-delà de quelques années.

La réutilisation de prisons ou d'installation déjà existantes

C'est la solution la plus simple et immédiate car elle ne demande pas de travaux considérables : à Angers, par exemple, à la fin du XVIII^e siècle, on réutilise ce qui existe déjà dans le château et on aménage d'anciennes salles dans les tours. Des portes à guichet en bois sont construites spécialement.

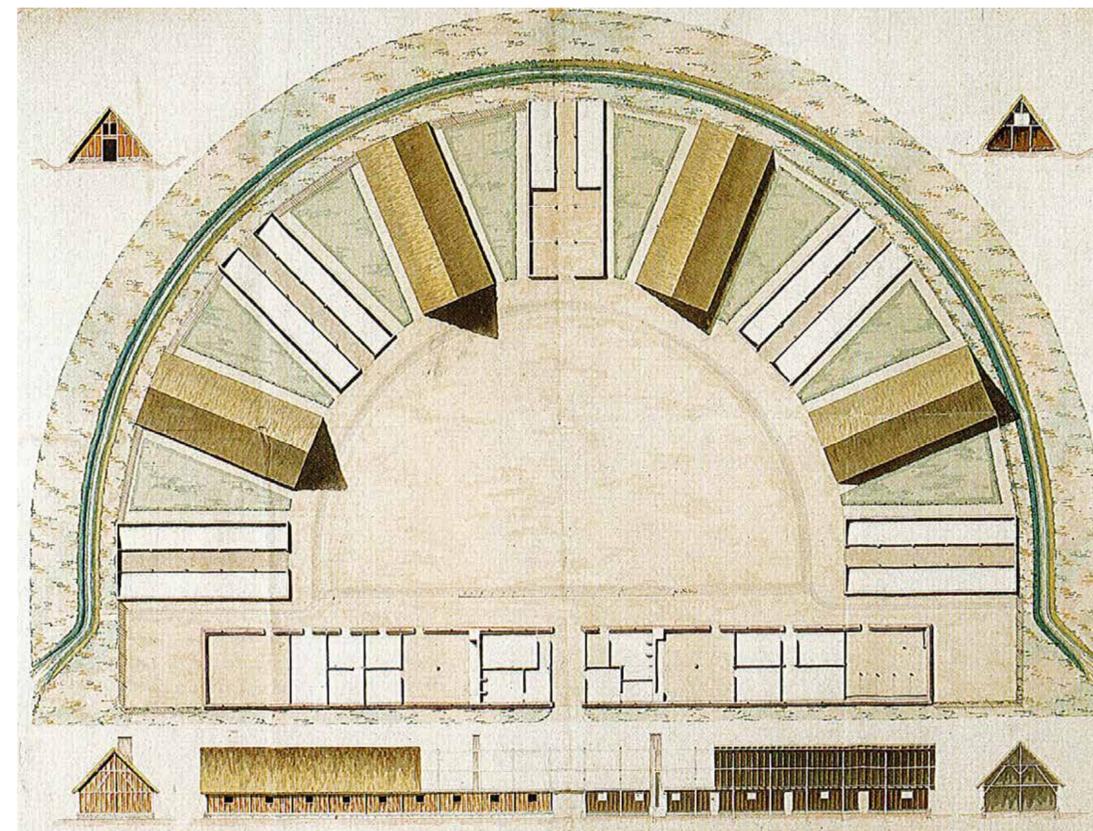
La création de camps spécifiques

Créations *ex-nihilo* ou reprenant des constructions désaffectées de même type, ces camps reproduisent des modèles militaires permettant une meilleure régulation et des possibilités d'évolution puisque leur structuration, souvent modulaire, peut être agrandie selon les besoins. Ils sont donc particulièrement adaptés au grand nombre. Contrairement aux installations précédentes, un plan rationnel peut être adopté avec la déclinaison de différentes fonctionnalités plus ou moins sophistiquées. Le plan de ces ensembles s'inspire des camps militaires ordinaires comme le camp d'Étaples où des baraques légèrement excavées (de 14 à 45 m²) sont alignées suivant deux axes parallèles. Parfois, et malgré la modestie de baraquements, les concepteurs de ces camps sortent du plan quadrillé habituel pour aboutir à des créations originales : les archives départementales de la Côte-d'Or à Dijon ont conservé un projet de camp en forme d'hémicycle² pour héberger les prisonniers espagnols affectés à la réalisation du canal de Bourgogne.

Ce projet mérite que l'on s'y attarde : il déploie en demi-cercle 9 bâtiments rectangulaires dont le toit repose jusqu'au sol. Les entrées de ces structures donnent sur une cour hémisphérique fermée par un long bâtiment hébergeant les services communs où s'ouvre le porche d'entrée du camp. Les constructions sont à pans de bois reposant sur

¹ Il est en effet nécessaire de distinguer ces deux types de traitement selon que le prisonnier est enfermé ou retenu dans un espace ouvert ou semi-ouvert, souvent une phase de transition avant la libération.

² On notera que ce plan rappelle, quoique à une échelle très modeste, le plan de la cité saline royale d'Arc-et-Senans (Doubs) imaginé et en partie réalisé par Claude-Nicolas Ledoux.



Projet du casernement des prisonniers de guerres espagnols par Charles Forey, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, 1812 (cliché Maurice Bathelier, Archives départementales de la Côte-d'Or).

une sablière basse et un solin de pierres. Ce registre reprend un modèle vernaculaire courant dans le Dijonnais avant qu'il n'ait été remplacé à partir du XVII^e siècle par des constructions entièrement en pierre.

Les pontons

En Angleterre, essentiellement à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, on utilise des pontons, prisons flottantes. Ce sont d'anciens navires désarmés et souvent démantés, fonctionnant avec peu de personnel. La mortalité y est très forte



En milieu ouvert ou semi-ouvert

La période contemporaine offre d'intéressants éléments de comparaison : à la fin de la Seconde Guerre mondiale en France, la difficulté et le grand nombre de prisonniers à gérer dans un pays dévasté va être à l'origine de dispositifs de dispersion des prisonniers pour fournir de la main-d'œuvre (notamment comme travailleurs agricoles) en milieu ouvert ou semi-ouvert. Dès le début de l'année 1945, on envisage de détacher des prisonniers par groupe de vingt individus, puis en plus petits groupes qui peuvent être placés à l'échelle d'une ferme ou d'un hameau. Le passage du statut de prisonnier à celui d'homme libre se fera pour certains par le statut de travailleur civil libre (TCL). Un certain nombre, notamment ceux originaires de Prusse orientale annexée par la Pologne, resteront en France³. Du point de vue archéologique, si l'absence de structures spécifiques avant les périodes moderne et contemporaine est un frein à la compréhension globale du phénomène, c'est donc sur les murs des infrastructures plus anciennes (châteaux et forteresses) qu'il faudra rechercher les traces de cette population particulière. Pour les périodes plus récentes, il existe en revanche un potentiel important de camps, à l'écart des agglomérations urbaines et donc particulièrement menacés par la périurbanisation. De plus, du fait de la faible durée d'occupation de ces installations, les artefacts retrouvés permettent d'affiner la chronologie de ceux-ci et de compléter une documentation écrite, qui, quoique très abondante, laisse encore de nombreuses zones d'ombre. Le microcosme carcéral, soumis à des considérations géopolitiques qui le dépassent, produit une microsociété dont les comportements sont particulièrement révélateurs : y apparaissent concurrence et solidarités, crispations sociales, imaginaires culturels, tous tendus vers un seul but : la libération...

À suivre...

Patrick Chopelain
patrick.chopelain@inrap.fr

³ Cas notamment de Rudy Engelke, originaire de Poméranie, fait prisonnier en mars 1945 à 20 ans dans l'Eiffel, par les Américains. Membre de la 1^{ère} division de parachutisme, compagnie « Von den Heiden », après un transfert en France à Sissonne (Aisne), il est détenu aux forts de Hauteville et de la Motte-Giron dans la banlieue dijonnaise puis avec une centaine de prisonniers à Beaune, où il travaille dans le secteur du bâtiment ; il retourne à Hauteville où il devient travailleur libre en 1948 et travaille dans une ferme à Viévy, près d'Arnay-le-Duc puis à nouveau dans le bâtiment à Beaune. Il se marie avec une Française et fonde une famille dont sont issus ma compagne et mon beau-fils. De ces souvenirs émergent quelques détails révélateurs : il a préféré sa captivité en France car il reprochait notamment aux Anglo-Saxons de leur avoir confisqué les couteaux pour manger et couper les aliments, alors que ceux-ci étaient tolérés par les Français ; se souvient également d'un crachat émis par une beaunoise lors de sa captivité dans cette ville ; enquête orale réalisée dans le cadre familial à Viévy (Côte-d'Or), le 19 décembre 2015.



Le HMS Discovery converti en ponton flottant à Deptford, de 1818 à sa destruction en 1834 (COLLEDGE, 1987, p. 109 - Wikipédia).

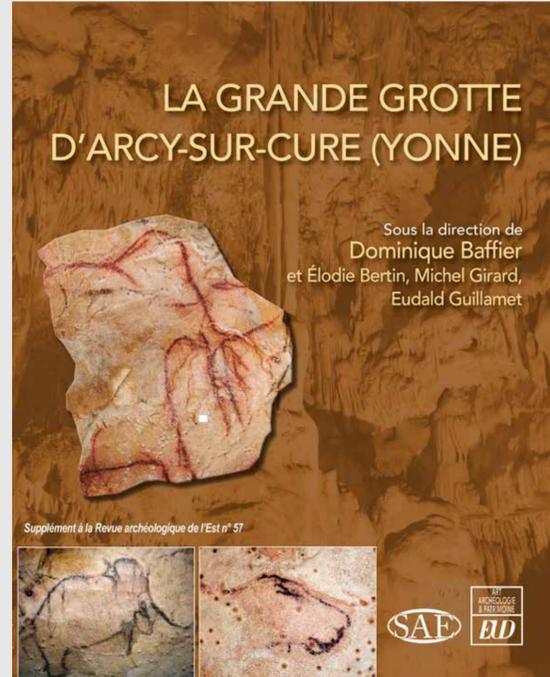


Travail fait par un prisonnier dit « travail de ponton » représentant une chaloupe (début XIX^e siècle). Collection personnelle (cliché Gaëlle Pertuisot).



La grande grotte d'Arcy-sur-Cure (Yonne)

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n° 13 (septembre 2024)



La Grande Grotte d'Arcy-sur-Cure dans l'Yonne est la deuxième plus ancienne grotte ornée du monde, après la Grotte Chauvet en Ardèche.

À la suite de la découverte en 1990 par Pierre Guillaumet d'un bouquetin sur le plafond de la grotte, une équipe a été constituée en 1991 et c'est grâce à ses travaux que les œuvres pariétales de la grotte ont été révélées. La Grande Grotte abrite des peintures et des gravures vieilles de 28 000 ans.

Cet ouvrage présente une étude complète de la Grande Grotte, et restitue le résultat d'années de recherches dirigées par deux éminents préhistoriens. Il est le fruit du travail d'une équipe pluridisciplinaire faisant intervenir de nombreux spécialistes. Grâce à des textes clairs

et à une iconographie importante, il contient des informations accessibles à un large public, du néophyte au spécialiste, selon le degré de connaissances initiales du lecteur et de l'objectif recherché.

Dès les premiers chapitres, le lecteur devient visiteur, en parcourant l'ouvrage, il parcourt la grotte. Les noms des lieux sont une invitation au voyage, pour exemples : la Salle des Vagues, la Salle des Noyaux de Cerises, le Lac des Fées, etc. Il va découvrir avec émotion un bestiaire rarissime et exceptionnel témoignant d'une faune impressionnante à présent disparue (mammouths, rhinocéros laineux, mégacéros, ours des cavernes, etc), ainsi que des empreintes de mains d'adultes et d'enfants. Il va être fasciné par la richesse des techniques et méthodologies uniques et innovantes, employées et mises au point par les chercheurs au moment de leurs découvertes et de leurs travaux, notamment l'utilisation d'une fraise diamantée pour extraire les œuvres de leur couche de calcite et ainsi dévoiler entièrement cette grotte ornée.

La description des œuvres d'art rarissimes (peintures, gravures), qui sont le cœur de l'ouvrage, est complétée par l'étude des vestiges retrouvés en fouille et par l'étude des techniques des artistes préhistoriques et des matériels et matériaux qu'ils utilisaient (silex, pinces, fusains, colorants, etc).

La Grande Grotte d'Arcy-sur-Cure est une grotte exceptionnelle qui se révèle d'une richesse remarquable. Elle présente un intérêt artistique et archéologique majeur pour la connaissance des groupes humains du début du Paléolithique supérieur européen.

Dominique BAFFIER, Élodie BERTIN, Michel GIRARD, Eudald GUILLAMET, *La Grande Grotte d'Arcy-sur-Cure (Yonne)*, Dijon, E.U.D.-S.A.E., 2024, 462 p. (57^e suppl. à la *Revue Archéologique de l'Est*).

En savoir plus



Façonner la terre : traditions techniques des potiers dans la vallée du Rhin supérieur (X^e-VIII^e siècle av. J.-C.)

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n° 13 (septembre 2024)



Comment les céramiques de l'âge du Bronze étaient-elles fabriquées ? L'étude technologique menée sur seize habitats et trois nécropoles de la vallée du Rhin supérieur et environs proches, occupés entre le X^e et le VIII^e siècle av. J.-C., révèle l'incroyable variabilité des chaînes opératoires mises en œuvre. Les macrotraces techniques observées sur les 829 céramiques du corpus sont abondamment illustrées, et leur interprétation se fonde sur une synthèse critique de nombreux référentiels ethnographiques et expérimentaux.

La représentation des chaînes opératoires par des arborescences répond à une rigoureuse méthode de tri hiérarchique des données. Cette dernière permet de reconstituer de manière innovante les traditions techniques, héritées et transmises entre membres de communautés au fondement social et/ou spatial.

Ces réseaux d'interactions, liés à l'apprentissage de l'artisanat potier, sont modélisés à partir de calculs de similarité entre assemblages archéologiques. L'identité sociale des

potiers et potières est alors questionnée, en lien avec les styles morpho-décoratifs de la vallée. La transmission des manières de faire démontre la persistance de ces groupes sociaux à travers les étapes de la chronologie relative.

Toutefois, l'affiliation identitaire des producteurs ne suffit pas à expliquer la variabilité des chaînes opératoires. Tout d'abord, le déplacement de produits finis est démontré sur des distances variables par l'observation des pâtes céramiques. Ensuite, les tests d'indépendance statistique révèlent que l'emploi de certaines techniques entraînant des avantages utilitaires (imperméabilisation, résistance aux chocs thermiques, etc.) est préférentiellement associé à certaines formes de récipients. Certains comportements techniques récurrents sont donc conditionnés par le produit-fini recherché, et cela amène à envisager la fonction à laquelle peuvent être destinés les vases (différente de leur utilisation réelle). Enfin, l'analyse de la co-représentation des traditions techniques par site introduit les notions de complémentarité et de concurrence des productions, mais aussi la question d'une spécialisation de cet artisanat à l'aube de l'âge du Fer.

Sur la base de la détermination des techniques utilisées pour fabriquer les céramiques, à travers une dense réflexion méthodologique et un raisonnement interprétatif échelonné sur plusieurs plans successifs et croisés, c'est donc tout le contexte socio-économique entourant les potiers et potières de la fin de l'âge du Bronze qui est investigué dans cet ouvrage.

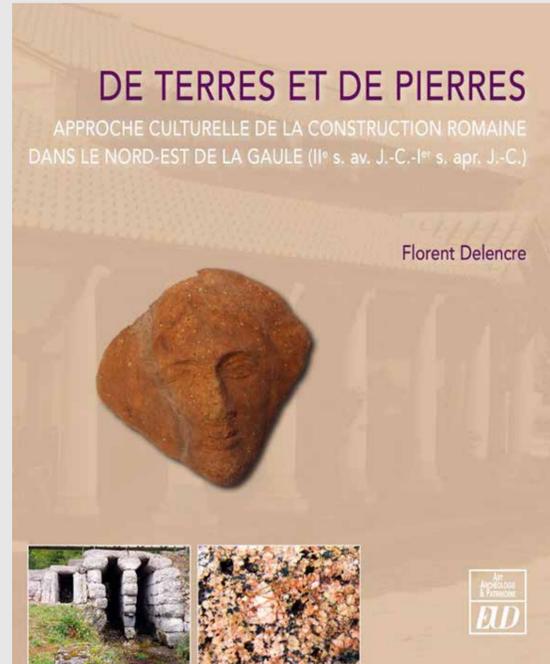
Marie PHILIPPE, *Façonner la terre : traditions techniques des potiers dans la vallée du Rhin supérieur (X^e-VIII^e siècle av. J.-C.)*, Paris, S.P.F., 2024, 256 p. (*Mémoires de la Société préhistorique française*, 71).

En savoir plus



De terre et de pierres : approche culturelle de la construction romaine dans le Nord-Est de la Gaule (II^e s. av. J.-C. - I^{er} s. ap. J.-C.)

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n° 13 (septembre 2024)



Façonnés à partir des ressources naturelles, les matériaux de construction de type romain répondent à des contraintes anthropiques et culturelles, participant à la modélisation d'un « paysage » exploité autour des sites considérés. Si les aspects économiques, techniques et architecturaux de leur mise en œuvre sont régulièrement évoqués, la question de ces éléments comme marqueurs culturels n'a jamais été réellement abordée. Le récolement systématique des données archéologiques dans le quart nord-est de la France met en évidence des rythmes distincts dans l'appropriation des nouveaux modes de construction en Gaule. La diversité des matériaux employés est fonction de la disponibilité locale ou non des ressources nécessaires pour leur fabrication, impliquant

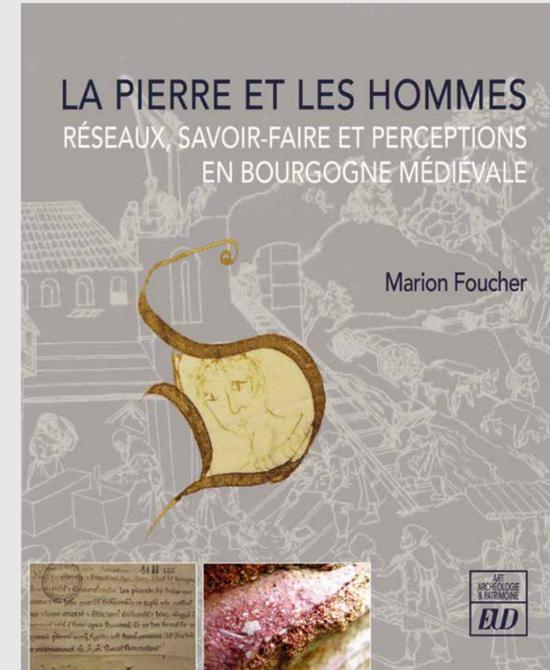
des agencements de matériaux particuliers dans un espace géographique qui témoigne de relations complexes avec Rome et la romanité.

Florent DELENCRE, *De terre et de pierres : approche culturelle de la construction romaine dans le Nord-Est de la Gaule (II^e av. J.-C.-I^{er} s. ap. J.-C.)*, Dijon, Éd. Universitaires de Dijon, 2024, 350 p.

En savoir plus



La pierre et les hommes : réseaux, savoir-faire et perceptions en Bourgogne médiévale



L'ouvrage propose, par une approche pluridisciplinaire (archéologie, histoire, géologie), de questionner le rapport des hommes médiévaux à une matière première de la construction : la pierre. Sont décortiqués les mécanismes d'approvisionnement des chantiers des moines de Cîteaux, des ducs de Bourgognes et d'autres, en restituant les modèles économiques ou la structuration passée du territoire entre plaine de Saône et coteau viticole. Plusieurs chapitres sont dédiés à la figure de l'artisan, son rapport à la pierre depuis les aspects techniques ou économiques de son métier, aux questions d'apprentissage, de migrations et de perception. Les croisements entre différents groupes sociaux (moines, ducs, artisans, petits constructeurs), comme l'enquête diachronique, permettent de distinguer les

évolutions depuis le XII^e siècle, tout en mettant en valeur des comportements propres à chacun.

Marion FOUCHER, *La terre et les hommes : réseaux, savoir-faire et perceptions en Bourgogne médiévale*, Dijon, Éd. Universitaires de Dijon, 2024, 240 p.

En savoir plus



Laurence Mercuri, Professeur d'histoire grecque



La Sicile depuis Reggio Calabria

J'ai été nommée à l'université de Bourgogne il y a seulement un an. Ma formation a présenté plusieurs volets, l'histoire ancienne bien entendu, mais aussi l'archéologie et la linguistique. Dès mes études secondaires j'ai développé un goût prononcé pour l'Antiquité et les langues anciennes et mon parcours a été guidé par ce choix, jalonné de rencontres décisives, parmi lesquelles, dans l'ordre chronologique, Jean-Jacques Maffre, Paul Courbin, Marc Baratin, Catherine Dobias, Michel Bats, Juliette de La Genière, Michel Gras, Paola Pelagatti. La recherche des origines a été aussi un élément décisif dans mes choix universitaires, la recherche des temps anciens, des temps de formation, l'époque archaïque, celle de l'acquisition de l'écriture alphabétique par les Grecs, de la formation de la cité grecque et de l'expansion des Grecs en Méditerranée, tout particulièrement en Italie méridionale et en Sicile, début d'une civilisation originale résultant de la rencontre de cultures variées.

Ce parcours explique que j'aborde l'histoire ancienne en utilisant toutes les sources à disposition, écrites comme archéologiques, et que cette approche caractérise autant ma recherche que mes enseignements. Mes thèmes privilégiés concernent la fondation des cités grecques, le commerce et les transferts culturels en Méditerranée entre le VIII^e et le V^e siècle avant J.-C. À l'occasion de mon premier poste à l'université de Nice en qualité de maître de conférences en histoire et archéologie grecques, j'ai développé des recherches sur la Gaule méridionale et participé à deux programmes collectifs de recherche sur la colline du Château à Nice (dirigé par M. Bouiron) et sur Antibes, des origines à l'époque franque (PCR que j'ai dirigé avec Éric Delaval, Robert Thernot et Michel Bats).

J'ai réalisé plusieurs programmes sur la Calabre et la Sicile dont le dénominateur commun, outre la thématique et la géographie, est le travail sur archives. Je me suis en

effet spécialisée dans la publication de fouilles anciennes et inédites qui me permettent non seulement de travailler sur le matériel des réserves des musées mais aussi sur toutes les archives papier et photographiques conservées. J'ai ainsi travaillé sur deux grands sites de la Sicile orientale, Castiglione di Ragusa, établissement sicule dans le sud-est de l'île, dont les fouilles des années 70 étaient restées inédites et qui permettent de mieux comprendre les transformations entraînées par l'installation des Grecs dans ce secteur ; et sur la cité grecque de Mégara Hyblaea, dont la nécropole nord a été effacée par la construction du premier grand pôle pétrochimique d'après-guerre en Sicile mais dont de nombreux contextes ont été récupérés, parmi les plus riches de la cité. Ce dossier implique de traiter de nombreux aspects, topographiques, démographiques, culturels, socio-économiques, qui viennent compléter les travaux des équipes de l'École française de Rome, depuis François Villard, Georges Vallet, Michel Gras et Henri Tréziny.

Mes travaux sur la Grèce d'occident m'ont conduite ici à Dijon à rejoindre très naturellement le projet TeMAES (*Territoires multiples : agentivité et environnements socio-économiques*) dirigé à l'université de Bourgogne par Arianna Esposito en collaboration avec Stefania De Vido, de l'université Ca' Foscari de Venise, Airton Pollini et Clémence Weber-Pallez, des universités de Haute-Alsace et de Toulouse Jean-Jaurès. J'apporte à ce projet une réflexion d'ensemble sur la définition des territoires en Sicile orientale, en étudiant l'intégration de la cité grecque à différentes échelles, régionale et suprarégionale, ce qui conduit à traiter autant des aspects politiques qu'économiques et culturels.

Pour sortir du cadre strict de la recherche, j'ajoute que mon projet est également d'épauler mes collègues d'histoire ancienne dans le développement de la discipline à l'université mais aussi sur le plan national et international. Mon engagement concerne autant la formation des étudiants, de la licence au doctorat, que le fonctionnement des instances à tous les niveaux (département, laboratoire, CNU, ANR, ANVUR etc.), y compris au niveau associatif (SoPHAU).

Laurence Mercuri
Laurence.Mercuri@u-bourgogne.fr



Nouvelle doctorante : Alix Giordano

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n° 13 (septembre 2024)

Depuis octobre 2023, je travaille sous la direction d'Hervé Mouillebouche, d'Olivia Puel et de Stéphane Guyot sur l'entretien des châteaux domaniaux du comté de Bourgogne aux XIV^e et XV^e siècles. Ce sujet de thèse découle de mes travaux de master, d'abord dans le cadre d'un master d'histoire à l'Université de Bourgogne puis d'un master d'archéologie du bâti à l'Université de Franche-Comté, sur le château comtal de Montrond, situé dans le département du Jura.

D'un point de vue méthodologique, ces recherches s'appuient sur une approche historique et archéologique avec une étude de la comptabilité et des ouvrages relatifs aux châteaux. Elles sont complétées par une prospection thématique en archéologie portant sur certaines fortifications du corpus afin d'étudier les élévations et de proposer des plans de ces sites castraux grâce à des relevés topographiques.

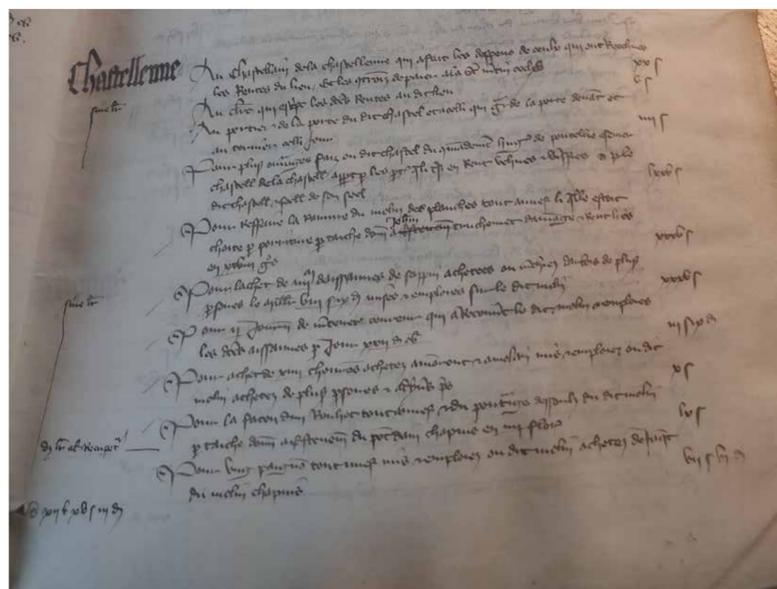
À l'aide de la comptabilité, l'objectif est d'étudier localement l'évolution des châteaux à travers leurs différentes phases de travaux ainsi que le rôle et l'importance des officiers locaux. Cela permet alors, à l'échelle régionale, d'observer la mise en place d'une structure administrative capable de se substituer au prince pour la gestion de ses terres. L'un des principaux enjeux est de réfléchir à l'existence ou à la volonté de mise en place d'une planification à court ou moyen terme des travaux, et de savoir s'ils sont engagés par une chaîne décisionnelle cohérente et normée.

L'approche archéologique des vestiges devrait permettre une confrontation avec les résultats de l'étude d'archives, mais aussi une réflexion sur une éventuelle trajectoire commune aux châteaux et à l'existence d'une typologie castrale propre au comté de Bourgogne. Le croisement entre les sources écrites et les données archéologiques permettra non seulement d'étudier la morphologie des châteaux et l'évolution des occupations, mais aussi d'analyser la structure administrative de leur entretien : pouvoirs, décisions, financement, utilité, usage et contrôle. Grâce à une approche historique et archéologique, le but est de prendre en considération tous les éléments disponibles sur les châteaux pour les étudier et adopter des méthodes et regards différents sur les mêmes vestiges et sources.

Enfin, j'espère que ce travail permettra également d'éclairer des pans méconnus de l'histoire de la Franche-Comté, tant à l'époque comtale que ducal. L'étude architecturale et archéologique devrait également apporter des données nouvelles sur les formes locales de fortification, l'adoption des innovations militaires influencées par les modèles impériaux ou royaux, et les freins, pratiques ou idéologiques, à ces dernières.

Alix Giordano

Alix.Giordano@u-bourgogne.fr



*Registre de compte de l'année 1365-1366.
Travaux réalisés sur le château de La Châtellaine,
situé dans le département actuel du Jura.
Arch. dép. du Jura. B 1425, f° 38 r°.*



*Vestiges du château de La Châtellaine, Jura
(cliché A. Giordano).*



Nouveau doctorant : Romain Storai

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n° 13 (septembre 2024)



Ayant effectué une licence d'Archéologie à l'Université Bordeaux Montaigne et à l'Université Laval à Québec (2017-2020), j'ai intégré en 2020 le master d'Archéologie de l'Université de Bourgogne en travaillant sur les agglomérations antiques du Poitou, sous la direction de Pierre Nouvel. Ce travail de recherche a permis d'amorcer, dès 2021, des acquisitions de données sur l'agglomération antique d'Ardin (Deux-Sèvres) au moyen de prospections pédestres et géophysiques. Ces recherches ont pu être reconduites tout en poursuivant parallèlement une activité professionnelle en archéologie préventive en tant qu'archéologue contractuel à l'Inrap

en Nouvelle-Aquitaine et en Bourgogne-Franche-Comté ainsi qu'en tant qu'ingénieur d'étude au Service régional de l'Archéologie de Poitou-Charentes. Dans la continuité des recherches amorcées en 2021, je dirige une fouille programmée ciblant le sanctuaire périurbain de l'agglomération antique d'Ardin. Débutée en septembre 2023, elle a vocation à être achevée en 2025. Je gère également des campagnes de prospections pédestres et géophysiques concernant une douzaine d'habitats groupés en Poitou. À partir de ces recherches, j'ai commencé une thèse en janvier 2024 dans le but d'étudier les dynamiques de peuplement dans la partie orientale de la cité des Pictons entre le II^e siècle av. J.-C. et le VI^e apr. J.-C. La zone d'étude correspond plus précisément aux départements des Deux-Sèvres et de la Vienne (Poitou-Charentes, Nouvelle-Aquitaine) et leurs abords inclus dans le territoire picton (Vendée, Charente, Indre et Indre-et-Loire). Un des principaux objectifs de cette thèse est d'appréhender les formes et les évolutions des peuplements antiques en Poitou entre la fin de la période laténienne et l'Antiquité tardive. Il est donc ici question de se pencher sur l'ensemble des formes d'occupation comprises dans cette zone d'étude, à savoir les établissements ruraux, les habitats groupés et les sanctuaires ainsi que les réseaux routiers parcourant ce territoire.

Romain Storai
storairomain6@gmail.com



Vue aérienne de la fouille du sanctuaire périurbain antique d'Ardin (cliché Th. Roquet).



Départ à la retraite de Brigitte Colas

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n° 13 (septembre 2024)



Un laboratoire de recherche, c'est avant tout un ensemble d'individus qui travaillent de concert pour que la recherche puisse être menée dans les meilleures conditions. Parmi eux, le personnel administratif et d'appui à la recherche est absolument indispensable. On se rend compte de leur importance quand ils sont absents, et que cette absence dure... lors d'un départ à la retraite par exemple.

Cette année, notre attachée de direction Brigitte Colas a retrouvé sa liberté le 31 mars 2024 : nous avons pu la remercier le 26 mars lors d'une réunion très conviviale.

Ce fut un jour important pour Brigitte que la célébration de son départ à la retraite, au milieu de ses collègues, en particulier étaient présentes plusieurs de ses collègues de l'IREDU,

laboratoire où elle a en effet passé plusieurs années, étant entrée au CNRS en 1991 ; François Orivel était alors directeur. Puis en 2003, Brigitte a rejoint le Centre Georges Chevrier, alors dirigé par Jean-Jacques Clère.

Enfin, elle a choisi de venir travailler à ARTEHIS en janvier 2006, comme attachée de direction. Durant ces 18 ans, elle a collaboré avec plusieurs directeurs, Claude Mordant tout d'abord, Daniel Russo, Jean-Paul Guillaumet, Rémi Martineau, puis Annie Dumont à qui j'ai succédé en 2017. Je connaissais déjà un peu Brigitte, puisque dès mon arrivée à l'uB en 2007, j'ai siégé au conseil de laboratoire où elle était présente.

Sans elle, je n'aurai pu gérer ARTEHIS de la même façon. Elle a guidé mes pas dans les arcanes du CNRS entre autres, pour les accès à Janus, Agate, Dialog... Les relations qu'elle a nouées avec le personnel de nos trois tutelles m'ont été très utiles, mais ont surtout permis que les dossiers de nos collègues du laboratoire puissent être traités dans les meilleures conditions.

Comme Brigitte le souhaitait, et c'était pour moi une évidence, je l'ai associée au maximum aux activités de la direction, entre autres pour la saisie dans Dialog, moments où à trois

avec Mélanie Arnoult, nous avons passé globalement de bons moments ! Je crois que nous sommes devenues pas trop mauvaises ! Brigitte a veillé à ce que je n'oublie pas les échéances, alors que souvent submergée par les tâches liées à mes multiples casquettes, je ratais parfois des choses, surtout dans les premiers temps. Au fil des semaines, nous avons ainsi appris à travailler de concert, avec plaisir de mon côté (je crois aussi du sien !), avec des moments de rire, d'autres plus difficiles à gérer.

Brigitte avait su créer du lien avec *l'Hebdo*, qui, avec une belle régularité, donnait le lundi des informations importantes pour tous. Nous avons dû le suspendre un temps, mais j'espère qu'il pourra renaître dès que possible !

Il serait bien long d'énumérer toutes les tâches que Brigitte assumait, je l'ai bien vu en réfléchissant à la fiche de poste pour recruter la personne qui va lui succéder.

Mémoire du labo, Brigitte était l'une des plus anciennes en poste parmi les ITA ; elle a vu passé du monde, nos jeunes doctorants en particulier, veillant à venir très régulièrement à leur soutenance de thèse pour les écouter. Je pense que ce geste a été apprécié.

Ce sont donc 7 ans et 3 mois de collaboration qui ont pris fin en mars, temps pendant lequel nous nous sommes découvert des intérêts communs : le jardin, le tricot... les confinements ont été le temps d'échanges en dehors du cadre professionnel, avec des échanges de photos souvent amusantes ! Nous allons devoir la laisser profiter de sa liberté retrouvée. Une jolie compagne à 4 pattes, Bianca, l'attendait pour rythmer sa nouvelle vie. Elle a son jardin, sa maison, sa famille avec ses petits-enfants qui lui sont chers.

Les membres du laboratoire ont voulu lui témoigner leur amitié et leurs remerciements, en tenant compte de ses envies : l'initiation à la mosaïque...

Et puis, j'ai pu lui remettre la médaille du CNRS, remerciement de l'institution qui était importante pour Brigitte.

Merci Brigitte d'avoir été à nos côtés. Profite de longues années de ce temps pendant lequel tu vas pouvoir te consacrer à toi et non plus à nous !

Sabine Lefebvre

sabine.lefebvre@u-bourgogne.fr



Être membre des associations professionnelles

Lorsqu'on entre dans la carrière académique, durant le doctorat souvent, on est souvent invité à intégrer des associations professionnelles, recommandées par des collègues déjà installés dans l'université. Je me souviens à la fois de ma réaction, et aussi de celles de certains de mes doctorants : « à quoi cela va me servir ? » est souvent le premier mouvement, certes silencieux, mais souvent visible dans le regard de nos jeunes collègues. Ce manque d'enthousiasme est souvent aussi lié au fait qu'être membre d'une association, c'est aussi devoir payer la cotisation...

Or, être membre d'une association, c'est surtout et avant tout intégrer un réseau de collègues. Lorsque, encore ATER à l'université de Paris I Panthéon Sorbonne, j'ai rejoint en 1996 la SOPHAU (**Société des professeurs d'histoire ancienne de l'université**), c'est avec l'ensemble de mes collègues universitaires que j'ai pu échanger, d'autant plus que devenue très vite secrétaire adjointe puis secrétaire de l'association (1999-2002), j'ai pu correspondre avec tous. Dans le cadre de cette association qui essaie de défendre les intérêts de l'histoire ancienne, en particulier dans le cadre des diverses réformes du CAPES, nous avons pu obtenir quelques réussites...

D'autres associations auxquelles j'appartiens sont davantage en adéquation avec mon activité scientifique, comme la SFER (**Société française d'études épigraphiques sur Rome et le monde romain**) ; j'en suis membre depuis sa fondation en 1995, étant alors la toute jeune collègue de Michel Christol, l'un des fondateurs, accompagné de Claude Lepelley, André Chastagnol, Jean-Pierre Martin... Plus âgée, j'ai été élue aux divers comités, entre 2010 et 2024. Cela m'a permis de devenir aussi membre de l'AIEGL (**Association internationale d'épigraphie grecque et latine**).

J'ai durant toutes ces années présenté plusieurs communications : en 2013, *Le donateur de la bibliothèque de Timgad. Un hommage sorti de l'oubli* ; en 2021, *Une inscription religieuse provenant de Martinšćica (île de Cres, Dalmatie)* ; en 2023, avec Mathieu Ribolet, *Mettre en scène la mort en images et en texte : le dossier d'Agedincum*.

Les quatre réunions annuelles, à Paris et parfois externalisées, permettent de rencontrer des collègues expérimentés et de faire la connaissance de la jeune génération, de découvrir de nouveaux textes, de prendre connaissance des modalités techniques permettant une meilleure lecture, et enfin d'écouter la présentation de nouvelles thématiques de recherche. C'est en quelque sorte une formation continue !



Sabine Lefebvre en compagnie du président de ISMEO, le professeur émérite Adriano Rossi et du vice-président Sergio Ferdinandi, visitant la Villa Adriana de Tivoli (avril 2024).

J'appartiens aussi à la SNAF (**Société nationale des antiquaires de France**) ; fondé par Napoléon I^{er} en 1804, cette ancienne société comprend nombre des conservateurs du Musée du Louvre et a son siège dans l'enceinte du musée. Présentée en 1997 comme membre associé correspond par Michel Christol et Ségolène Demougin, lors de la présidence de François Baratte, qui a été mon professeur d'archéologie romaine à l'École du Louvre entre 1981 et 1984, j'ai été élue Membre résidant en 2016. Mon emploi du temps ne permet que rarement d'assister aux communications qui couvrent le champ de l'Antiquité et du Moyen Âge (les réunions sont depuis l'origine le mercredi à 17 h) ; mais j'essaie régulièrement de proposer une communication. Les discussions sont souvent très riches, les questions émanant de spécialistes de disciplines très diverses, linguistes, numismates, historiens de l'art...

Plus récemment en 2024, j'ai adhéré à une association italienne ISMEO (**Associazione internazionale di Studi sul Mediterraneo e l'Oriente**). C'est mon intérêt pour les pays du Proche et du Moyen-Orient qui m'a conduit à les rejoindre comme *Foreign Corresponding Member*. Cette association, très importante en Italie, travaille en collaboration étroite avec des universités italiennes mais aussi avec La Farnesina, le ministère italien des affaires étrangères et de la collaboration internationale pour mener

à bien des chantiers de fouilles, en Arménie, dans le sud du Caucase, au Pakistan, au Soudan, en Iran... Le contexte politique actuel ne rend pas possible toutes les activités, ce qui n'empêche pas l'association ISMEO d'avoir contribué à des travaux de restauration et de valorisation dans des pays où des destructions importantes ont été commises par Daech. C'est d'ailleurs un des aspects qui m'a conduite à proposer ma candidature dans le cadre d'un cours que je propose aussi bien aux étudiants de Licence de l'université de Bourgogne qu'à des élèves de Terminale dans le cadre de leur cours de spécialité « Histoire-Géographie-Géopolitique-Sciences politiques », pour l'axe Le patrimoine enjeu géopolitique : le thème du cours est *De la destruction des images aux politiques de restauration d'un patrimoine : l'exemple de la Syrie*.

Dans le cadre de chacune de ses associations, j'ai rencontré des collègues, noué des relations de travail très riches, appris beaucoup. J'espère avoir transmis à mes doctorants l'importance d'adhérer à nos associations professionnelles !

Sabine Lefebvre
sabine.lefebvre@u-bourgogne.fr



À Jacques Roger

Au décès d'un collègue, il est normal, dans n'importe quel organisme de demander à celle, celui ou ceux qui lui étaient les plus proches de rédiger un hommage. Et lorsque l'on vous pose la question « Peux-tu faire un texte avec une photo, en hommage à... » vous répondez « oui ! », bien évidemment. Jusqu'au moment où il faut écrire. Et c'est là que ça se corse ! Parce qu'il ne s'agit pas d'un article, d'un cours, d'une communication... Non ! Non ! Mais d'un hommage à celui qui fut le premier étudiant que j'ai encadré et qui était déjà à cette époque un ami et un collègue. Dont j'ai vu grandir les trois enfants Valentin (chou crème), Agate (Agatoune) et Maëlle (Malou). Plus de trente ans d'amitié et de collaborations scientifiques.

Un hommage ! c'est une première pour moi et je ne t'en remercie pas Jacques !

Jacques Roger est décédé à 57 ans, le 11 juin 2024, à Boussac, SON village, en faisant un jogging avec deux copains. Comme quoi le sport...

Parallèlement à une formation d'horloger à Besançon (Doubs), très loin de ta Creuse natale où tu es né en 1967, tu as passé tes étés et ton temps libre sur la fouille programmée de Toulx-Sainte-Croix, à 9,7 km de Boussac. La fouille était dirigée par Dominique Dussot (Service de l'Archéologie du Limousin). Et c'est ça qui t'intéressait vraiment : l'archéologie ! Mais comment faire quand on n'a pas d'atome crochu avec l'école et avec tout ce qu'elle représente. Toutefois, les opportunités, ça existe à condition de bien les saisir quand elles se présentent.

C'est à cette période que tu as lu dans un journal une annonce pour une formation en archéologie, sur Dijon, formation proposée par le « Centre de Formation du Patrimoine », organisme privé qui travaillait en lien avec la DRAC de Bourgogne et l'équipe du mont Beuvray (Nièvre). C'est toujours très loin de ta Creuse natale, mais c'est pour de l'archéologie. Tu soumetts ta candidature (sous l'œil inquiet de tes parents et de tes frères), elle est acceptée et tu arrives au Beuvray un soir d'automne !

C'est ainsi que nous nous sommes rencontrés quelques jours plus tard au Musée archéologique de Dijon pour des cours en archéologie funéraire/ostéologie humaine. Formation validée, tu fais tes premières fouilles toujours loin de chez toi, à Alésia (Côte-d'Or !), avec un certain Laurent Popovitch, sous la direction de Martine Joly et Philippe Barral. Avec ce dernier sont venus tes premiers contrats professionnels pour la



Jacques (début des années 1990), fouilles d'Alésia (M. Réddé), départ pour un week-end en Creuse (crédit L. Popovitch).

nécropole protohistorique des Quetinières à Longvic, près de Dijon. Puis, ceux pour l'étude d'un secteur du castrum de Beaune (Côte-d'Or), ta première responsabilité d'opération. Tu montes même jusqu'à Berck (Pas-de-Calais). Mais la nécessité d'un retour en Creuse se fait de plus en plus sentir.

La Creuse est une terre où l'os ne se conserve pas très bien à cause de son substrat granitique, sauf s'il est issu de cadavres volontairement crématisés et ce n'est pas ce qui manque chez toi. Tu vas

donc t'intéresser à ces restes humains un peu particuliers. Pour disposer d'une solide base concernant l'os humain, tu participes au stage « Méthodes d'études des sépultures » à Bordeaux sous la responsabilité d'Henri Duday, au milieu des années 90. Tu as un vrai don pour reconnaître l'os humain brûlé, mieux que le non-brûlé. Ce qui te permet en 1998, alors que tu es agent à l'Afan (Association pour les fouilles archéologiques nationales), de soutenir à l'université de Dijon, sous la direction de Claude Mordant, un mémoire de maîtrise intitulé : *Les nécropoles protohistoriques à incinération du Causse et du Martinet (Région de Castres, Tarn) : l'apport spécifique de l'ostéologie humaine pour la compréhension des tombes à plusieurs ossuaires et des sépultures associées aux structures d'entourage*. Mémoire brillant qui fait dire à Stéphane Verger, alors maître de conférence à Dijon, qu'il n'a pas les compétences pour juger de ce véritable travail de recherche qui tient plus d'un doctorat que d'une maîtrise !

De ce fait, tu as intégré l'UMR (à l'époque UMR 9934, actuellement 6298) presque dès ses débuts, dans les locaux de l'aile centrale du bâtiment, sans jamais la quitter.

« *Les crémations dans les populations du passé* » est un sujet qui va t'occuper pendant une dizaine d'années, ce qui a donné naissance à plusieurs publications sur les crémations protohistoriques de la région de Castres entre autres.

Avec les études des restes humains crématisés, tu te découvres une passion plus large pour les pratiques funéraires, ce qui te conduit à prendre la responsabilité, pendant



*Un chef en flagrant délit de travailler... à l'ombre !
Fouille de Saint-Hilaire 2017 (crédit équipe
de fouille).*

plus de 10 ans, de la fouille de l'ancienne église Saint-Hilaire à Moutier-Rozeille (Creuse). Un des objectifs majeurs de cette opération programmée était la pérennité des lieux de culte de l'époque gallo-romaine (mausolée) à la période contemporaine (XIX^e siècle). Parallèlement à la fouille, s'est fait sentir le besoin de recenser les sarcophages de la Creuse afin d'en établir un inventaire et une typochronologie (ROGER J., 2015, *Les sarcophages du département de la Creuse : une contribution à l'étude des pratiques funéraires au haut Moyen Âge*, Guéret, Société des sciences naturelles, archéologiques et historiques de la

Creuse, 2015, 316 p. (*Études creusoises*, 23). Tu as également ressenti le besoin de recenser les mausolées gallo-romains de ta région en répertoriant les blocs de grand appareil gallo-romain dans les églises, les édifices publics et privés actuels, les champs... C'était le début d'une nouvelle grande aventure : une thèse de doctorat à l'université Paris-Nanterre, sous la direction du professeur Brigitte Boissavit-Camus. Ce grand événement, engagé depuis deux ans, tu ne le termineras pas, mais tout sera fait, sous la direction bienveillante et amicale de Brigitte, pour valoriser ton inventaire presque achevé et le mettre à disposition de chercheurs qui poursuivront ton travail. Beau cadeau que tu leur fais là !

Outre le travail de recherches, tu t'es attaché très tôt à partager tes connaissances. Et c'est pour ceci que tu m'as accompagnée lors de deux missions en Hongrie (Université de Budapest) au milieu des années 2000. Ça n'a pas été simple pour toi qui n'aimais pas partir... (mais tu t'es bien rattrapé ces dernières années !). La fouille de l'ancienne église Saint-Hilaire a été pendant plus de dix ans le lieu d'accueil d'étudiants, en particulier de l'université de Bourgogne. Étudiants néophytes qui venaient se confronter à un premier chantier, mais également étudiants déjà autonomes qui souhaitaient apprendre à encadrer la fouille d'un secteur et de l'équipe qui lui est affectée, à faire de l'enregistrement, du conditionnement... Les sépultures ainsi mises au jour ont fait l'objet d'une dizaine de mémoires (DESS, master Pro...) à l'université de Dijon. Tu t'es aussi confronté à l'encadrement de thèse comme celle de Lise Boulesteix (*Les cryptes*

du Limousin (VI^e-XIII^e siècle)), soutenue à Poitiers en septembre 2021, ton expertise indispensable sur ce sujet s'est concrétisée par ta participation à ce jury de thèse. Tu as aussi élaboré des sujets de doctorat comme celui d'Erwan Nivez (« *Les pratiques funéraires des Lémovices durant le Haut-Empire (Limousin et ses marges, I^{er}-III^e siècle ap. J.-C.) : apports de l'étude archéologique et ostéologique des structures liées à la crémation* »), soutenue à Dijon en janvier 2021.

À Moutier-Rozeille, tu as poussé le travail de valorisation jusqu'à la création d'un Espace d'exposition sur le site même. Celui-ci comprend des restitutions du mausolée gallo-romain et des églises, un espace muséographique pérenne. Il a été inauguré sans toi le 19 juillet de cette année.

Au-delà de la recherche et de la formation, tu as souhaité faire partie des prescripteurs de l'archéologie du Limousin (tâche pas si simple !), surtout pour protéger et valoriser son patrimoine. C'est pourquoi tu as intégré le service régional de l'archéologie, DRAC de Limoges, d'abord comme contractuel puis comme fonctionnaire de l'État en tant qu'ingénieur d'étude à la direction régionale de l'archéologie de Nouvelle-Aquitaine. Cette volonté de protéger et de valoriser était déjà installée en toi dès ton retour en Creuse quand tu suivais les travaux autour des églises. Beaucoup de régions ont envié le Limousin pour cette raison et pour la masse d'informations ainsi collectées.

Tout ce qui vient d'être dit (et bien plus) est inscrit dans la mémoire des nombreuses personnes que tu as côtoyées et dans de nombreuses publications dont tu donnais toujours un exemplaire à la bibliothèque de l'UMR 6298 ARTEHIS. Personne n'oubliera ton petit sourire et ta voix de papa ours.

Que de chemin parcouru !

Merci pour toutes ces années.

Parce que c'était lui, parce que c'était moi ! (Montaigne, à propos de son amitié avec La Boétie).

Germaine Depierre
Germaine.Depierre@u-bourgogne.fr

Sur le toit

Infolettre d'ARTEHIS



Directeur de publication :
Sabine Lefebvre

Equipe éditoriale :
Mélanie Arnoult
Mélinda Bizri
Fabienne Creuzenet
Sophie Desbois
Anthony Dumontet
Marie-José Gasse-Grandjean
Claire Touzel

Mise en page :
Anthony Dumontet

Merci d'adresser vos remarques
et/ou suggestions à :
infolettre-sur-le-toit@u-bourgogne.fr



UMR 6298 ARTEHIS
Université de Bourgogne
6 boulevard Gabriel
21000 Dijon
<http://artehis.u-bourgogne.fr/>

L'infolettre Sur le Toit a pour objectif de diffuser au plus grand nombre l'actualité de la recherche et des enseignements du laboratoire ARTEHIS, UMR 6298.

Elle est réalisée par les ingénieurs et techniciens du laboratoire. Les sujets abordés sont issus de contributions volontaires ou demandés aux membres de l'unité; ils informent sur les recherches, les chantiers, les journées d'études, les partenariats, les expositions, les publications en cours...

*L'infolettre Sur le Toit est publiée deux fois dans l'année, au printemps et à l'automne. Elle est largement diffusée et consultable sur le **site web** du laboratoire.*